

HK 02-412

Claude Crébillon

Œuvres Complètes

Tome 3

*Ouvrage publié avec le concours
du Centre National du Livre*

Classiques Garnier

7

En couverture :
Léda et le cygne, Charles Joseph Natoire (1700-1777),
Troyes, Musée des Beaux-Arts ©RMN

© Classiques Garnier Multimédia, Paris, 2001.
ISBN 2-84431-037-0

Toute représentation ou reproduction, intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants-cause, est illicite (loi du 11 mars 1957, alinéa premier de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. La loi du 11 mars 1957 n'autorise, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, d'une part, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration.

Édition critique

Sous la direction de
Jean Sgard

avec la collaboration de
Sarah Benharrech, Michel Brisebois, Shelly Charles,
Suzanne Cornand, Véronique Costa, Simon Davies,
Myriam Ebel-Davenport, Bernadette Fort, Michel Gilot,
Régine Jomand-Baudry, Françoise Létoublon,
Marie-Françoise Luna, Jean Oudart, Jean-François Perrin,
Aurelio Principato, Carmen Ramirez, Jacques Rustin,
Anne Saada, Philip Stewart, Catherine Volpilhac-Auger.

E 387 18957

AH QUEL CONTE ! CONTE POLITIQUE, ET ASTRONOMIQUE

O quantum est in rebus inane !
Perse¹

PREMIÈRE PARTIE - LIVRE PREMIER

CHAPITRE I^a

^bSelon les annales de cet ancien et célèbre empire d'Isma qui, si l'on en croit quelques-uns de nos savants, était situé dans la grande presque île de Camanfour², il y a dix siècles et plus, qu'un Prince nommé Schézaddin³ Télaïzé, régnait sur les vastes et florissantes régions qui le composaient.

^cPour faire en peu de mots son portrait, et donner en même temps une légère idée de sa Cour, je dirai à Votre Majesté qu'il possédait toutes les vertus dont on loue les Rois pendant leur vie, sans avoir aucun de ces vices qu'on ne leur trouve qu'après leur mort ; que ses courtisans, à qui, sous un Prince si estimable, les ridicules n'auraient fait que nuire, ne mettaient pas leur gloire dans l'art frivole et honteux ^dde séduire et de tromper des femmes, de se connaître en bijoux⁴ mieux que

Note : pour les textes imprimés, nous donnons les variantes de toutes les éditions, qui s'organisent globalement en deux séries : une première série est constituée à partir de *errata* de l'édition de 1754, non pris en compte dans les éditions ultérieures ; une seconde série provient des corrections apportées dans l'édition de 1772, et toujours reproduites ensuite. Il nous a semblé indispensable de donner ici un aperçu de l'important travail de réécriture auquel l'auteur procède d'une version manuscrite à l'autre, et jusqu'à la version imprimée. Nous avons donc établi une concordance entre les trois états du texte, résumé les transformations et donné quelques exemples des types de modifications opérées. Les variantes des manuscrits sont données dans la graphie originale.

Sigles utilisés :

MsM : manuscrit 7603, bibliothèque nationale de Madrid

MsPa : manuscrit 3161, bibliothèque de l'Arsenal

v. imp. : version imprimée

V54 : Bruxelles, Vasse, 1754, texte de base auquel nous intégrons les *errata*

V55 : Bruxelles, Vasse, 55-56

OC72 : Londres, 1772, t. IV

OC77 : Londres, 1777, t. V et t. VI

OC79a : Londres, 1779, t. IV

OC79b : Londres, 1779, nouvelle édition, t. IV

DR79 : Maestricht, Dufour et Roux, 1779, tirage séparé des tomes VI et VII des

Ceuvres complètes

OC désigne toutes les éditions des *Ceuvres complètes* de 1772 à DR79.

¹ Partie 1, Chapitre 1 : début de la 1^{re} Journée du MsM (jusqu'à *tenoit souvent lieu de mérite*, p. 753) pour la situation spatio-temporelle, la présentation de Schézaddin et de Taciturne, et l'évocation de la Cour ; chapitre I, Livre I du MsPa.

² MsPa, incipit : *Sire, Les annales de cet ancien, et renommé royaume de Tinzulk qui, selon quelques uns de nos savants, étoit situé dans la partie invisible de L'Arabie heureuse, nous racontent qu'il y a dix siècles, et plus,*

³ Le MsPa développe un commentaire du sultan sur le mot de *région* employé par le vizir, qui ne figure ni dans le MsM, ni dans la v. imp.

⁴ MsM, *de séduire des femmes* ; OC, *de séduire et de tromper les femmes*

personne, et de discuter profondément des bagatelles. ^aJe ne craindrai même pas d'ajouter que les femmes de cette Cour savaient, pour la plus grande partie, allier les grâces à la vertu, ou, ce qui pourrait aujourd'hui paraître encore moins vrai, être sensibles avec décence.

Ah quel Conte ! s'écria la Sultane ; les bonnes annales que celles d'Isma ! Madame, répondit le Vizir, le Sultan, mon invincible maître, m'a demandé de l'extraordinaire, même de l'incroyable, et j'ose supplier Votre Majesté de vouloir bien s'en souvenir. Oui, oui, Moslem⁵, dit Schah-Baham⁶, et je vous ordonnerais même de me donner de ce que certains beaux esprits⁷ que je vois d'ici, seraient assez sots pour nommer de l'absurde, si, à ne vous pas flatter, je vous croyais assez de génie pour pouvoir aller jusque-là.

Schézaddin, quoique fort jeune et fort aimable, s'obstinait à vivre dans le célibat, malgré les vœux de ses sujets, et dans l'indifférence^b, malgré les désirs de ses sujettes. Ce n'était pas qu'il n'imaginât de la douceur à aimer ; mais il s'était persuadé qu'un Roi doit toujours moins à sa personne qu'à son rang, les sentiments qu'on lui montre. Cette idée, et la gloire qu'il croyait acquérir en fermant son cœur à la plus agréable des passions, l'avaient en effet rendu inaccessible à l'amour. Ô préjugés ! que vous coûtez de plaisirs à la jeunesse !

^bL'on a cependant lieu de penser que, quelque empire qu'eussent sur lui l'amour de la gloire et la crainte de ne pouvoir jamais être aimé pour lui-même, ces préjugés ne l'auraient pas empêché d'être sensible, s'il n'eût pas pensé de la façon du monde la plus extraordinaire, sur ce mouvement que nous nommons amour, et que, pour le définir, il eût attendu à le connaître. Mais soit qu'il eût l'esprit gâté par la lecture des anciens Romains⁹ ou qu'il fût né romanesque, il croyait qu'une véritable passion est toujours prédite à notre cœur par des événements singuliers ; qu'il s'en faut beaucoup que les désirs soient de l'amour ; que l'on n'aime point, lorsque l'on ne se sent pas, dès la première vue, entraîné

a. OC, je ne craindrai pas même (cette prise de position du conteur ne figure pas dans les manuscrits.)

b. De L'on a à de faire sa conquête, ce développement sur la conception de l'amour et Schézaddin a été ajouté dans la v. imp.

par un penchant irrésistible ; et que toutes les fois que l'on s'engage, sans y être forcé par ce sentiment impérieux devant lequel la raison même est obligée de fléchir, on ne se donne qu'un ridicule, d'autant moins pardonnable que l'on n'en est pas dédommagé par les plaisirs. Je ne sais si ce Prince raisonnait juste sur le sentiment ; mais il faut convenir, à la façon dont il bornait le pouvoir des sens, qu'il aurait été dans ce siècle-ci bien étonné, bien incommode, ou bien désœuvré.

Il était cependant d'autant plus extraordinaire qu'il eût conservé son indifférence, que l'on avait fréquemment tenté de faire sa conquête. Sa Cour, il est vrai, n'était pas aussi tournée à la galanterie qu'il l'aurait fallu, pour qu'elle fût vive^a et brillante ; mais on y était tendre quelquefois : et quand on y aurait encore moins connu l'amour, il n'aurait pas été bien surprenant qu'il s'y fût trouvé quelques femmes qui, malgré l'austérité de leurs maximes, eussent cherché à lui plaire. Il y en avait donc, et même l'histoire dit qu'il y en avait beaucoup, et que Schézaddin était accablé d'avances, tantôt indécentes, tantôt ménagées, suivant le caractère des femmes qui se les permettaient. Malheureusement pour elles, et pour lui, il haïssait les prudes, et méprisait les coquettes ; et il les traita toutes avec tant de rigueur, qu'elles se crurent enfin obligées d'attendre^b dans le silence, que ce cœur féroce s'adoucit. Parti auquel, assurément, il perdit bien autant qu'elles-mêmes.

a. MsPa, et brillante, on ne laissoit pas d'y connoître l'amour ; et malgré la dignité de sentiments dont on s'y piquoit, on y voyoit bien peu de femmes qui ne fussent disposées à rendre le Prince heureux ; en cas qu'il voulût bien penser plus raisonnablement qu'il ne le faisoit. On pouvoit même, le zèle que l'on avoit pour luy jusques à luy faire des avances, (même texté dans le MsM jusque'à piquoit, la suite est différente ; transformé dans la v. imp.)

b. MsPa, dans le silence qu'il plût à L'amour de luy donner un cœur moins féroce. Serait-ce être injuste envers les femmes, que de dire qu'elles comptent sur le pouvoir de leur charmes ; et que celles mêmes qui sont le moins faites pour plaire, s'étonnent toujours de n'avoir point paru aimables, et ne manquent pas de rejeter le désagrément qu'elles essuyent, sur toute autre chose que ce qui l'a causé ? Ceux qui ne trouveront pas cette idée absolument dénuée de vraisemblance, ne seront pas étonnés d'apprendre que les femmes de Tinzulk avoient mieux penser qu'il y avoit auprès de Schézaddin quelqu'un qui luy gâtoit l'esprit (le début est proche du MsM ; transformé et résumé dans la v. imp.)

Les femmes de Tinzulk* étaient vaines ; elles ignoraient les raisons qui rendaient Schézaddin si peu sensible à leurs charmes. Ne pouvant penser mal d'elles-mêmes, et voulant penser bien du Roi, il leur fut plus doux de croire qu'il y avait auprès de lui quelqu'un qui lui gâtait l'esprit, que d'imaginer qu'elles n'avaient pas de quoi lui plaire, ou qu'il fût assez malheureux pour ne pouvoir pas aimer.

Celui qu'elles accusèrent unanimement de lui donner d'elles des impressions désavantageuses, était un de ses courtisans qui avait toute sa confiance. Ce favori était un homme froid et caustique, plus blessé des travers des femmes qu'il n'était sensible à leurs agréments. Trompé, du moins à ce qu'il disait, par toutes les infortunées qu'il avait jugées dignes de sa tendresse, il croyait toutes les femmes légères et perfides ; et ne voulait point penser qu'il n'était moralement pas impossible qu'il n'eût jamais fait que de mauvais choix. Avec ces ridicules idées qu'il affichait sans cesse, et dégoûté de l'amour, parce que les femmes l'étaient de lui, il employait le loisir que leur aversion lui laissait, à découvrir les aventures les plus cachées, et à les embellir de toutes les circonstances qui pouvaient le plus amuser le public. Si, toute réservée qu'était la Cour de Tinzulk, il avait trouvé le moyen d'y perdre de réputation plus de vingt prudes, et de prouver que les femmes que l'on n'y croyait que coquettes, étaient toutes pis que galantes¹⁰, il est à présumer qu'il y a peu de Cours dans l'univers dont il n'eût été le fléau.

Au reste, ce courtisan que, de son humeur sombre, on avait surnommé Taciturne, était un de ces hommes heureux qui connaissent le prix des ridicules, et savent se parer de ceux qui imposent le plus. Il avait d'abord paru comme bel esprit ; mais voyant qu'un titre si commun, et que d'ailleurs, chacun se croit en droit de porter, était à la Cour en assez petite considération, il s'était jeté dans les sciences ; et sans en connaître bien aucune, il avait dit si haut qu'il était Géomètre et Physicien, qu'il n'y avait pas une femme qui, malgré leur haine pour lui, ne le crût à cet égard, le premier homme de son siècle. Aussi faut-il convenir que personne ne savait aussi bien que lui, par quelles voies l'on peut,

* Tinzulk était la capitale du royaume d'*Isma* (note de l'auteur).

sans talents, parvenir à une grande réputation. À de grands mots et à de petits secrets, il joignait un air important et orgueilleux : air qui, loin de dégrader le mérite, n'en tient que trop souvent lieu, et finit presque toujours par subjuguier ceux mêmes qu'il a d'abord révoltés. À considérer cependant tout ce qu'il lui en coûtait pour se faire un nom, il fallait qu'il eût intérieurement le malheur de ne penser pas de lui-même, aussi bien qu'il semblait le croire. Sous un air détaché de tout, et sous des propos qui annonçaient une âme incapable de toute bassesse, il cachait une ambition sans bornes, et une complaisance que rien n'aurait effrayée. Mais persuadé par la connaissance qu'il avait du caractère de son maître, qu'il réussirait mal auprès de lui, par cette impudente et lâche adulation qui ne déshonore pas moins le Souverain qui la souffre, que le courtisan qui l'emploie, ce n'était ordinairement qu'en paraissant contrarier les goûts du Roi qu'il l'engageait à s'y livrer. Cette vérité dont il se parait sans cesse, et la souplesse de son caractère l'avaient rendu cher à Schézaddin, qui jouissait avec lui du plaisir de s'entendre toujours louer, sans se croire flatté un instant. Ce n'était cependant pas qu'avec quelque adresse que le favori déguisât le fond de son caractère, le Prince y eût été trompé longtemps, si l'humeur et l'orgueil eussent toujours permis à Taciturne de suivre ses vues : mais à quelque point que sa faveur lui fût précieuse, il y avait des instants où il n'avait pas pour son maître, plus de ménagements qu'il n'en avait pour les femmes qui, n'ayant ni ridicules ni prétentions, ne pouvaient rien pour sa gloire ; je ne dois pas, au reste, oublier de dire que, pour mieux attirer les yeux sur lui, il avait joint la Politique à la Géométrie, affectait souvent des distractions, et se plaignait d'être sujet aux vapeurs et à la migraine. Ce Taciturne enfin, paraissait le personnage du monde le plus singulier, et était en effet¹¹, l'homme le plus ordinaire, peut-être, qu'on eût jamais vu¹².

1. Le MsPa insiste sur la duplicité et l'habileté tactique de Taciturne. Chaque version amplifie un peu plus la peinture du favori : la v. imp. ajoute une analyse des relations entre le favori et son maître. Le parallèle entre le MsM et les deux autres versions est suspendu après ce portrait, puisque dans le MsM, il est directement suivi du départ de Schézaddin à la chasse, épisode qui n'apparaît dans les deux autres versions que comme une conséquence de l'histoire de Schézaddin et de la fée Tout-ou-rien.

Diable ! dit Schah-Baham ; attendez un moment, s'il vous plaît ; je veux chercher à qui ressemble ce portrait-là. À qui ! s'écria la Sultane : à Taciturne, apparemment ? Mais ! que vous êtes dupe ! répliqua-t-il : je vous dis, moi, entendez-vous bien ? ce n'est que moi qui vous dis qu'il y a sûrement ici quelqu'un que, sous le nom de Taciturne, le Vizir a voulu peindre. De plus, il est certain qu'il ne nous a pas encore dit un mot qui ne fût dans le fond, tout autre chose que ce qu'il nous a paru ; que son Conte sera rempli de portraits ; que nous y serons tous ; et que, comme de raison, cela sera fort plaisant.

Le Vizir voulut en vain se défendre de ce que lui imputait le Sultan. Du caractère dont était Schah-Baham, était-il possible qu'il ne crût pas aux allusions ?

Eh oui, oui ! répondit-il à Moslem, je vous connais ! vous êtes critique, vous ! et vous aimeriez sûrement mieux ne pas faire de Contes, que de ne vous y pas moquer de quelque chose, et de quelqu'un. Ce n'est pas, au moins, que je veuille dire que vous ne fassiez fort bien : car, au contraire, il n'y a que cela qui rende un Conte comique et instructif ; avec un peu de ce que vous savez, pourtant, comme il me semble que je l'ai déjà si bien dit¹³.

Moslem qui n'était pas assez heureux pour pouvoir dire tout haut ce qu'il pensait de la perpétuelle imbécillité de son auguste maître¹⁴, se contenta d'en soupirer en lui-même, et reprit ainsi la parole.

« Quoique Taciturne ne pensât pas bien des femmes, on voit assez que ce n'était pas à lui que celles de Tinzulk devaient l'indifférence de Schézaddin. Mais s'il y avait de l'injustice à ne l'attribuer qu'à lui, il n'y en a pas à croire que, trop habile pour ne pas sentir à quel point une maîtresse prendrait¹⁵ sur le cœur du Roi, il l'entretenait dans les chimériques idées qu'il s'était faites sur l'amour, et ne lui peignait les femmes que comme il semblait lui-même les voir. Il était, en effet, plus sûr pour lui de nourrir par des portraits infidèles la froideur du Prince, que d'attendre de sa complaisance, en cas que son maître vint à changer d'avis, la continuation de son crédit. Il ne pouvait pas ignorer que, quelque basement qu'il fût dévoué aux volontés de

a. La mise en débat de l'influence de Taciturne sur Schézaddin (qui clôt le chapitre dans le MsPa et dans la v. imp.) a été transformée et développée.

l'objet¹⁶ auquel Schézaddin pourrait s'attacher, il ne lui en serait pas moins suspect, et qu'elle¹⁷ souffrirait difficilement un favori qui ne lui devrait pas sa fortune. Il y a donc peu d'apparence que toutes ces considérations lui eussent échappé, et qu'il ne se conduisît pas d'après elles. Mais d'un autre côté, l'on sait qu'il est encore plus difficile d'empêcher un cœur tendre de se livrer à l'amour, que d'en inspirer à celui qui craint le plus de le connaître. Quelque désavantageusement que Taciturne pût peindre les femmes à son maître, de pareils portraits n'auraient pas prévalu sur leurs charmes, si Schézaddin eût alors été assez heureux pour connaître le prix ; et si, en attendant ce coup de foudre¹⁸ sans lequel il ne croyait pas que l'on fût véritablement frappé, il eût cru, ce qui dans le fond eût été vrai, qu'il était possible qu'il s'amusât.

CHAPITRE II^a

^bCe Prince s'obstinait toujours à jouer le Héros, lorsqu'une des plus puissantes et des plus aimables Fées qui gouvernassent alors l'univers, se rendit *incognito*¹⁹ dans un château qu'elle possédait aux environs de Tinzulk. Il y avait dix ans que cette Fée, occupée à faire sa tournée dans le monde, avait quitté le royaume d'Isma dont, depuis un temps immémorial, elle était la protectrice ; lorsqu'elle était partie, Schézaddin était encore dans l'enfance. Depuis son départ, elle n'avait pas entendu parler de lui, parce qu'il n'avait pas encore trouvé d'occasions de se signaler, et que les vertus font toujours moins de bruit que les exploits. Celle de ses femmes à qui, en arrivant, elle demanda des nouvelles de la Cour, lui parla de la froideur du Roi, avec toute l'aigreur d'une femme jalouse des prérogatives de son sexe,

a. Partie 1, Chapitre II : Chapitre II, Livre I du MsPa.

b. MsPa, incipit : *Pendant que Taciturne étoit l'objet de la haine de toutes les femmes de Tinzulk, que lui-même ne les en haïsoit que plus, et que Schézaddin s'obstinoit*

et de l'hommage qu'elle lui sait dû. Tout irritée qu'elle était contre Schézaddin, elle ne put cependant dissimuler à la Fée que ce Prince si rebelle à l'amour était, de tous les hommes peut-être, le plus fait pour en inspirer.

La vivacité avec laquelle cette femme parlait de l'indifférence de Schézaddin, et le désir qu'elle marquait de l'en voir puni, firent sourire la Fée. Elle ne haïssait pas ces cœurs fiers qui ne veulent pas aimer, et se souvenait avec plaisir d'en avoir changé plus d'un. Elle rit d'abord de l'insensé projet qu'il avait formé, et de la singularité de ses préjugés. Ensuite, elle le plaignit de se priver d'un bonheur qu'il était si digne de connaître. De cette généreuse pitié, elle passa bientôt au désir de le voir amoureux. Ce n'était pas, du moins le croyait-elle, qu'elle fût tentée de lui plaire : mais pour peu que l'on pense bien, peut-on ne pas souhaiter de voir sensibles ceux qui sont faits pour être aimés ? La Fée était trop compatissante pour ne pas désirer, tout intérêt à part, qu'il ne se refusât pas plus longtemps à une passion qu'il ne pouvait vouloir toujours ignorer, sans faire son malheur, et celui, peut-être, de toutes les femmes qui le verraient. Conduite par un si louable motif, elle ne mettait point de bornes à sa compassion. Était-il donc possible qu'elle ignorât que l'on ne plaint d'être indifférents que ceux que l'on trouve aimables ?

Quoi qu'il en soit, toujours occupée de Schézaddin et de sa froideur, la Fée en vint insensiblement au point d'en négliger cette partie de l'univers qui était confiée à ses soins, et où, peut-être, tout n'en alla que mieux.

Lasse enfin du tourment qu'elle éprouvait, honteuse de s'occuper si fortement d'un objet qui lui était encore inconnu, elle se détermina à voir Schézaddin. Quand ses charmes dom, sans être plus vaine qu'une autre, elle n'avait pas une opinion médiocre, ne lui auraient pas donné la certitude de plaire au Roi d'Isma, elle n'en aurait guère moins compté sur la victoire. Si la fatuité eût eu quelque part à l'indifférence du Prince, la Fée aurait été moins sûre de le vaincre ; on ne guérit pas quelque un d'un vice aussi aisément qu'on lui fait changer de système : et il en doit moins coûter pour subjuguier le Philosophe, que pour triompher du Petit-maître²⁰. Qui savait, d'ailleurs, si l'art ou les agréments²¹ n'avaient pas manqué aux femmes qui avaient attaqué Schézaddin ? Trop d'audace dans les unes, trop de

circonspection dans les autres, n'avait-il pas pu lui laisser ignorer leurs sentiments, ou les lui faire mépriser ? Et parce qu'aucune de celles qui s'étaient mises sur les rangs ne l'avait touché, était-ce une raison de croire qu'il serait toujours indifférent ?

Persuadée qu'elle ne serait bien éclaircie sur tout cela qu'en le voyant, la Fée partit, résolue, si la présence du Prince achevait de la déterminer à l'amour, à ne rien oublier pour le rendre aussi tendre qu'elle aurait besoin qu'il le fût.

Ce qu'elle devait à son sexe et à son rang (deux choses qu'en ce temps-là, l'on respectait) et l'envie de sonder sans obstacle les dispositions de Schézaddin, lui firent prendre le parti de se rendre invisible, et d'ordonner que l'on cachât son retour jusques à ce qu'il lui plût de l'annoncer. Lorsqu'elle arriva au palais, le Roi, soustrait aux yeux de toute sa Cour, était seul dans son cabinet avec Taciturne. Soit qu'en effet, il fût tel qu'on ne pût le voir sans émotion, soit que la Fée, déjà disposée à la tendresse par toutes les illusions qu'elle s'était faites, préférât le plaisir d'aimer à la triste gloire que l'on attache à n'aimer pas, elle fit peu de résistance.

Malheureusement pour elle, Schézaddin, dans l'instant qu'elle entra, s'applaudissait de sa cruauté, et étalait avec emphase, toutes les raisons sur lesquelles il se fondait pour croire qu'elle durerait toujours. Quoiqu'elles se ressentissent toutes de l'inexpérience et de la présomption d'un jeune homme qui, pour garant de la durée de la haine qu'il voue à l'amour, n'a que son indifférence actuelle, la Fée en fut effrayée. Le premier effet de l'amour est d'abaisser l'amour-propre. Le nombre de ses conquêtes, loin de la rassurer, augmentait encore ses craintes : plus il était grand, plus elle craignait que ce ne fût pour le Roi un motif de plus pour ne la pas aimer ; et cette crainte n'était pas tout à fait sans fondement. À l'âge que ce Prince avait alors, ce sont encore moins les agréments que l'on trouve à une femme, qui donnent le désir de s'attacher à elle, que la haute idée que l'on se fait de sa vertu ; et le bonheur d'être aimé ne nous touche qu'autant que nous imaginons que personne avant nous n'a occupé le cœur que nous croyons remplir. Si, sur quelques fantaisies²² qu'elle avait eues, Schézaddin la prenait pour une femme galante, serait-il flatté de lui inspirer des sentiments qu'il

croirait devoir moins à l'amour qu'à l'habitude d'avoir des affaires²³, ou au caprice ?

Elle ne trouvait pas moins de difficultés à l'instruire de sa tendresse qu'à la lui faire partager. Deux voies seules, qui toutes deux avaient des inconvénients, se présentaient à elle : le sentiment ou l'indécence. En employant le premier, elle avait à craindre d'employer beaucoup de temps à rendre Schézaddin sensible ; et elle pouvait, en prenant la dernière, ne lui donner d'elle qu'une opinion désavantageuse qui balancerait le pouvoir de ses charmes, et peut-être en triompherait. Ces façons libres et aisées que l'on n'appelle plus aujourd'hui que des agaceries²⁴, et qui ont tant de pouvoir sur nous, pouvaient fort bien, dans un siècle aussi grossier que celui où vivait le Roi d'Isma, porter un nom moins honnête²⁵, et dégoûter au lieu de séduire. Ceci au reste, n'est qu'une simple conjecture ; et même, l'on ne craindra pas d'avouer qu'elle n'a pas toute la vraisemblance possible.

Pour éviter les dangers qu'elle voyait attachés à l'un et à l'autre de ces deux partis, la Fée chercha un moyen qui pût sans la compromettre, disposer le Prince à l'aimer, et qui fût en même temps assez extraordinaire pour remplir toutes les idées qu'il avait sur l'amour. La chose n'était pas aisée. Tout jeune qu'il était, sa sagesse lui coûtait si peu ! C'était si rarement ! si faiblement même, qu'elle l'embarrassait ! qu'il n'y avait pas d'apparence que l'on pût, sans un peu de féerie, inspirer de la tendresse à quelqu'un qui ne connaissait les désirs que pour se plaindre d'en avoir. Elle jugea donc en personne sensée, qu'il fallait, avant que de chercher à plaire à ce Prince, travailler sur ses sens, le tirer de la profonde léthargie dans laquelle il était plongé, et lui faire enfin un besoin de ces mêmes plaisirs qu'il s'obstinait à ne pas connaître.

Le temps du sommeil de Schézaddin parut à la Fée le seul temps qu'elle pût choisir, pour exécuter ce projet. Elle résolut de rassembler auprès de lui ces songes²⁶ heureux dont l'unique

a. De Deux voies seules à toute la vraisemblance possible, reformulation plus claire dans la v. imp.

b. MsPa, et de luy faire enfin un besoin de l'amour.

emploi est de retracer aux amants aimés le bonheur dont ils jouissent, de consoler ceux que l'on maltraite, et de dédommager les prudes des ennuis de la journée. Quelque désir qu'elle eût qu'ils ne lui peignissent qu'elle, elle crut qu'elle devait lui faire offrir d'abord d'autres objets, et ne lui présenter son image que lorsque, par les plaisirs, elle l'aurait accoutumé à l'amour.

Le tour est, parbleu, assez fin ! s'écria le Sultan : mais voyez, pourtant, je vous prie, ce qu'une Fée fait dans une histoire ! Et vous croyez que celle-ci ne sera pas intéressante ! Je ne dis qu'un mot. Que l'on y joigne seulement, s'il se peut, quelque Calife ou autre chose qui n'ait pas le sens commun, et qui fasse le bel esprit, et vous verrez si celle du Vizir n'ira pas de pair avec ce que nous avons, dans ce genre-là, de plus extraordinaire et de plus grand. J'ai là-dessus un tact qui ne me trompe jamais. Quand j'ai vu, par exemple, qu'il était question, en commençant, d'une presque île et d'un royaume dont je n'avais jamais entendu parler, je me suis dit, cela sera beau. Non que l'on ne me fasse plaisir quand on me transporte à Bagdad²⁷, et même à Balsora²⁸, parce que du temps du Calife Haroun al Reschid²⁹, il s'y est passé de fort grandes choses : mais avec tout cela, pourtant, il s'en faut beaucoup, mais je dis, beaucoup, que je fasse de ces villes-là, et de tout leur territoire, autant de cas que de l'île de Sérendib³⁰, ou de l'île d'Ébène³¹, où il ne put jamais arriver rien que d'inconcevable, et même d'extraordinaire ; et d'où, par conséquent, un conteur bien avisé ne doit pas sortir, à moins que, comme Moslem, on ne soit assez heureux pour trouver un pays dont personne n'ait connaissance. Mais, il faut l'avouer, cela est si rare ! si rare qu'un homme raisonnable ne peut guère compter là-dessus.

a. MsPa, s'écria Le sultan ! Ce n'est pourtant pas que j'en parle, car, je ne sçaurois, grâce à Dieu, dire un mot sans être contredit ; mais voyez

b. MsPa, et de plus grand ? cecy n'annonce pas, à la vérité, ces longues Conversations, ny ces discours entortillés que l'on n'entend pas, quelque esprit que l'on ait, et quelque tems qu'on y mette ; mais, on voit que ce sera un conte ; et parmi les gens qui se mêlent d'en faire, on en connoît qui ne s'en tirent pas à leur avantage, malgré toutes les belles réflexions morales dont ils ont soin de les orner ! (fin du 2^e chap.)

CHAPITRE III^a

^bAussitôt que le Prince fut couché, le Génie du sommeil, selon les ordres qu'il avait reçus, s'empara de lui et amena les songes : et la Fée, dans la seule intention de l'observer, se plaça à ses côtés, non sans avoir pris la sage précaution de le faire dormir assez profondément pour que le trouble de ses sens, à quelque point qu'il allât, ne pût l'éveiller.

Bientôt, suivant les désirs de la Fée, les objets les plus riants et les plus voluptueux s'offrirent à lui. Transporté dans un palais où tout ce qui peut étonner, et charmer les regards, se trouvait rassemblé, «de fort belles Houris³² vêtues le plus galamment et le plus légèrement du monde, vinrent le recevoir. Pendant que ses yeux erraient sur mille beautés que la gaze dont elles étaient couvertes n'en rendait que plus touchantes, on le conduisit dans un cabinet où une jeune personne, plus brillante mille fois que celles qu'il venait d'admirer, était languissamment ^ccouchée sur des carreaux³³. En ce moment, il se trouva seul avec cette Divinité ^equi semblait rêver, et qui offrait à ses regards tous les charmes qui peuvent séduire les sens. Lorsqu'elle sortit de sa rêverie, Schézaddin, plus tendre que quand il ne dormait pas, était déjà à genoux auprès d'elle, où il admirait, soupirait, désirait, et n'osait rien de plus.

Pour la Nymphé, elle parut plus étonnée de le voir que honteuse de l'état dans lequel il la surprenait ; elle s'embellit encore par l'expression que mit dans ses yeux la présence du Prince : sans l'interroger, elle lui sourit tendrement, soupira plus tendrement encore, et se précipita dans ses bras. Toutes ces

a. Partie 1, Chapitre III : Chapitre III, Livre I du MsPa.

b. MsPa, incipit : *Le Prince fut à peine endormi que La fée, uniquement pour juger à quel point il seroit ému, se plaça à ses côtés, après luy avoir donné un sommeil si profond que le trouble où elle alloit plonger ses sens, quelque grand qu'il pût être, ne pût l'éveiller. Aussitôt les songes exécutèrent ses ordres, et présentèrent à Schézaddin, les objets les plus riants, & les plus voluptueux.*

c. MsPa, *de fort belles nymphes*

d. MsPa, *couchée sur des coussins*

e. MsPa, *qui sembloit rêver, et qui ne prévoyant pas, sans doute, qu'un mortel pénétreroit jusques à elle, n'avoit point songé à voiler ses charmes : peut-être aussi, n'avoit-elle pris si peu de précautions que par la raison contraire. Lorsqu'elle sortit*

choses qui, quand on consulte la pudeur, sont assez ordinairement l'ouvrage de huit jours, se firent en moins d'une minute. Il faudrait au reste, pour s'en étonner, ignorer à quel point les songes sont ennemis des bienséances.

Tout délicat qu'était Schézaddin, une déclaration si vive et si prompte ne le révolta pas, et il se livra aux empresses de la Nymphé avec autant d'ardeur que si elle lui eût laissé le temps de désirer ses bontés³⁴.

La Fée qui, jusques à ce moment, s'était contentée d'être spectatrice, ne put, sans se sentir vivement émue, voir les transports³⁵ dans lesquels Schézaddin commençait à s'égarer. Que de raisons d'en profiter se présentèrent à son esprit ! Quelle faiblesse pouvait jamais être plus ignorée ! Cet amant même qu'elle comblait de plaisirs, croirait toujours n'avoir joui que d'une illusion. Elle ne serait pas, à la vérité, l'objet de ses désirs ; mais aussi, elle n'aurait à craindre ni son indiscretion, ni ses dégoûts. D'ailleurs, ne serait-ce pas elle qui le rendrait véritablement heureux³⁶ ?

Elle n'eut pas le temps de faire sur tout cela de bien longues réflexions. La Nymphé devenait si faible, et le Prince était si pressant que, pour peu qu'elle eût encore délibéré, le bonheur de son amant n'aurait pas été son ouvrage : il le fut.

Bientôt après, la Nymphé commença avec Schézaddin une conversation fort tendre, ^aqui cependant l'ennuya, et dont il chercha à se distraire de la façon que dans ce moment-là, il crut la plus convenable.

Le peu d'attention que la Nymphé apportait à se défendre de tous les riens qu'il imaginait, et le plaisir avec lequel elle semblait se livrer à ses entreprises, donnèrent au Prince l'idée d'exiger d'elle de nouvelles complaisances. La Nymphé le trouva si barbare, et se plaignit si amèrement de ce qu'il osait lui demander, que la Fée ne douta pas que des reproches si sanglants³⁷ n'annonçassent de nouvelles bontés.

Dans quel cruel état ne se trouvait-elle pas ? Peut-elle aider encore à l'illusion, sans avoir rien à se reprocher ? Sa vertu, même sa délicatesse doivent-elles être contentes de ce qu'elle fait pour Schézaddin ? N'est-il pas affreux pour l'une, d'essuyer des trans-

a. Le contenu de cette conversation, rapporté dans le MsPa, est supprimé dans la v. imp.

ports dont elle ne doit rien à ses charmes, ni aux sentiments du Prince ; est-ce assez pour l'autre, que sa faiblesse soit ignorée ? Mais si elle ne se prête pas à la situation, il ne lui devra donc rien ? Eh ! n'est-elle pas assez humiliée de n'être pas ce qu'il désire ! Faut-il encore...

La Fée, assurément, était bien à plaindre ! Tantôt on ne lui laissait pas le temps de faire des réflexions, tantôt on l'interrompait. Aussi serait-il difficile de dire à quel point Schézaddin lui déplut, de la mettre dans une situation si pénible.

Quels que fussent, pourtant, les inconvénients qui se rencontraient dans le stratagème qu'elle avait imaginé, pour donner au Roi d'Isma une idée de l'amour, et quelque vivement qu'elle les sentit, elle ne se pressa pas de rien changer à son arrangement. Les personnes prudentes ne donnent aux premiers mouvements que le moins qu'il est possible. Dans le trouble où elle était, elle ne pouvait que prendre un mauvais parti. Est-ce, d'ailleurs, sur des idées vagues et que l'on n'a pas eu le temps de combiner, que l'on peut se flatter de former un plan raisonnable ? Mais, dira-t-on peut-être, la Fée était de sang-froid quand elle fit rêver Schézaddin, ce stratagème était pesé et réfléchi, pourquoi n'en avait-elle pas prévu les dangers ? De sang-froid ! Quel est, quand on aime, le moment dans la journée où l'on puisse être de sang-froid ?

Pendant qu'elle en était encore à ne savoir que résoudre, le Roi, que les songes continuaient à tourmenter, remerciait la Nymphé de sa complaisance, et lui disait mille choses d'une tendresse achevée. Curieuse de savoir comment il se tirerait du sentiment³⁸, la Fée jugea à propos de l'interrompre. Persuadée même qu'elle avait l'intérêt du monde le plus grand à connaître le cœur d'un homme à qui elle avait déjà livré le sien, elle voulut profiter d'une si belle occasion de l'étudier. Pour y réussir mieux, elle se détermina à parler pour la Nymphé, et débarrassant l'esprit de Schézaddin de cet amas d'idées confuses et peu suivies qui règnent ordinairement au milieu même du songe le mieux arrangé, elle lui fit reprendre la faculté d'entendre et de répondre à propos.

« Vous dites donc, disait-il alors à la Nymphé, que je suis le seul que vous ayez aimé ? Il vous siérait bien d'en douter, ingrat ! répondit la Fée. En ce cas-là, reprit-il, il ne serait donc pas absurde que je crusse aussi que je suis le seul que vous ayez favorisé ? Non, répliqua-t-elle, à moins que vous n'eussiez assez mauvaise opinion de moi, pour croire que je puis sans aimer, accorder des faveurs³⁹. Ah ! s'écria-t-il, je perdrais trop à cette idée pour que vous deviez me soupçonner de l'avoir ; mais, ajouta-t-il en l'embrassant, se peut-il que, nous aimant comme nous faisons, nous ayons sitôt quelque chose à nous dire ? Que vous êtes peu délicat ! repartit-elle, vous ne me répondez pas un mot qui ne redouble mes inquiétudes ! Vous ne m'en dites pas un qui n'augmente ma tendresse, répondit-il impatientement, Nymphé charmante ! Nymphé divine !

On n'a pas besoin d'en dire davantage pour juger que cette belle conversation de sentiment n'eut pas tout à fait le succès que la Fée s'en était promis. Ce fut en vain qu'elle lui dit qu'il ne pouvait jamais mieux lui prouver qu'il était l'homme, du monde, le moins capable d'une passion sérieuse, et qu'elle y ajouta mille choses d'une délicatesse à faire trembler ; rien n'arrêta la violence du Prince. Elle aurait obvié⁴⁰ à tout en l'éveillant ; mais quelque simple que paraisse cette précaution, il est réel qu'elle ne l'imagina pas. Lorsque l'éblouissement qui l'avait empêché de voir nettement les objets, se fut dissipé, elle fut si outrée d'avoir pu être encore capable d'une complaisance qui lui paraissait si honteuse, que son premier soin fut de faire évanouir le fantôme qui lui avait causé de si grands chagrins. Cette action est, sans doute, d'autant plus belle que dans l'instant même qu'elle la fit, Schézaddin demandait pardon à la Nymphé de la façon dont il l'avait interrompue, et qu'à la place de la Fée, quelques autres femmes

a. L'échange entre Schézaddin et la nymphé est plus développé dans le MsPa.

b. MsPa, rien n'arrêta sa violence ; et la malheureuse fée dont l'esprit étoit si troublé, qu'elle ne songea pas qu'en l'éveillant, elle obviât à tout, en fut encor la victime. Une preuve convaincante que le désordre de son esprit, fut la seule cause de son infortune, c'est qu'à peine elle se retrouva la faculté de penser, qu'elle fit évanouir le phantôme qui luy avoit donné de si violents chagrins, dans le tems même que Schézaddin luy faisoit des excuses de son peu de complaisance ; et que, peut-être à sa place, quelques autres femmes

auraient eu peut-être la curiosité de savoir, si les excuses du Prince n'auraient pas été suivies de quelque nouveau coup d'autorité.

Vizir, dit alors le Sultan, à Dieu ne plaise que je sois jamais assez mal avisé pour trouver à redire à ce qu'il plaît à une Fée de faire. Naturellement, je ne me soucie pas de contrarier, et puis c'est qu'il y a des occasions où l'importance des gens exige qu'on prenne plus garde à ce qu'on dit que de coutume. Mais avec tout le respect que je dois à la Dame de qui il est ici question, et qui certainement est une personne d'un très rare mérite, il me semble qu'elle éveille le Prince trop tôt ou trop tard ; et encore une fois, ce que j'en dis, n'est pas par esprit de critique, car, d'abord, qu'est-ce que cela me fait à moi ? Il est bien prouvé, je crois, que je n'en parle comme je fais que pour le bien de la chose. Cela posé, je soutiens que c'est trop tôt qu'elle l'éveille ; et pourquoi le trouvé-je ? C'est que cela m'amuse beaucoup. Ce n'est pas qu'il n'y ait dans ce que vous venez de raconter, outre de certaines petites choses, sublimes d'ailleurs, mais qu'il me semble que je n'entends pas à un certain excès⁴¹, un mélange qui m'a embarrassé. Ce n'est pas d'une espèce de galimatias que j'y ai remarqué, que je parle, parce que, sans compter que par lui-même il est adorable, et d'un grand goût, rien d'ailleurs ne sied mieux dans un Conte : aussi l'on m'en donnerait longtemps avant que je m'en plainnisse. C'est donc comme je le disais, ce mélange dont je ne me suis pas tiré. D'abord c'est une Fée ; après, je vous demande pardon, c'est que c'est une Nymphé ; point du tout, c'est que, quoique la Nymphé ne soit pas la Fée, la Fée n'est pourtant point la Nymphé. Un songe, une conversation ; un Prince qui dort comme s'il ne dormait pas, et qui⁴²... ah ! c'est à mon gré, ce qu'il y a de plaisant, n'est ni éveillé, ni... Ah ! pour beau, c'est que cela l'est beaucoup ; mais^b ce que vous ne croirez sûrement pas, c'est que je suis encore à comprendre comment cela peut se faire ; et si pourtant⁴³ je ne crois pas qu'on m'accuse de manquer de pénétration, il est cependant réel que j'en suis là. Eh ! Sire, dit le Vizir, la féerie ! Il

a. MsPa, qui m'a tout à fait embarrassé. Une fée, une nymphé ; tantôt l'une, tantôt l'autre, et puis, toutes deux ensemble : un songe ; une conversation

b. MsPa, vous ne me croirez peut-être pas ; OC79b, ce que vous ne croirez sûrement pas

à ma foi raison, dit le Sultan, ^ala féerie : cela est lumineux ; je n'y avais pas pris garde. Parbleu ! j'ose en répondre, on ne me verra plus de ces distractions-là d'autant plus que je commence à m'apercevoir que cette histoire sera un Conte, et qu'il me serait amer d'avoir un jour à me reprocher d'en avoir perdu une parole.

CHAPITRE IV^b

Schézaddin était si peu accoutumé à rêver en dormant, qu'il eut toutes les peines du monde à croire qu'un songe eût pu lui offrir des objets aussi flatteurs que l'étaient ceux qui venaient de séduire ses sens, et qu'il chercha quelque temps encore, cette Nymphé avec laquelle il avait eu cet entretien si vif et si suivi. Lorsqu'il fut bien convaincu que ce n'était qu'un songe, il ne sut d'abord s'il devait s'en réjouir ou s'en affliger ; regretter une illusion qui lui avait procuré de si doux plaisirs, ou se plaindre de se trouver susceptible d'une passion qu'il avait résolu d'éviter toujours. Enfin la vanité l'emporta sur la nature ; et plus il eut de quoi se convaincre que rien n'égalait les charmes de l'amour, plus il lui parut beau de continuer à s'en défendre.

Le barbare ! dit en elle-même la Fée qui était témoin de la cruelle résolution qu'il prenait, faudra-t-il pour le voir sensible, le faire toujours rêver, et se peut-il qu'une âme faite pour éprouver ce que l'amour a de plus doux, ait la vanité de se croire indifférente ?

Quelque grande que fût la confiance que le Prince avait en Taciturne, il ne put jamais se résoudre à lui parler du songe singulier qu'il venait de faire, et se sentait trop humilié d'avoir eu

a. MsPa, La féerie ! je n'y prenois pas garde. Ce n'est pas que, dans le fonds, tout cela ne put bien se faire sans elle ; mais, il n'en est pas moins réel qu'avec son secours, cela devient plus naturel, et plus simple. Ce n'est même, qu'à cause de cela que, moy qui vous parle, j'en suis tant les fées. Oh ! ajouta-t-il, je m'y connois ! Cette histoire-cy sera sûrement un conte. (fin du chap.)

b. Partie 1, Chapitre IV : Chapitres IV et V, Livre I du MsPa.

de pareilles idées, pour en vouloir faire confiance à qui que ce fût. Loin même que les bontés de cette Nymphe qu'il avait trouvée si charmante, parussent avoir affaibli l'éloignement qu'il se croyait pour les femmes, jamais il n'avait parlé d'elles avec autant d'aigreur que ce jour-là. Après avoir employé toute la journée à en médire avec un acharnement inconcevable, il se coucha, non sans désirer en lui-même, malgré sa férocité, des songes pareils à ceux de la nuit précédente ; mais la Fée à qui ses dispositions n'échappaient pas, et qui craignait d'ailleurs, d'être encore capable d'une faiblesse qu'elle se reprochait vivement, ne put jamais se déterminer à le faire rêver. Il se pouvait aussi que la Politique⁴⁴ l'en empêchât autant que la pudeur. Elle savait alors assez à quel point Schézaddin était sensible ; une nouvelle épreuve était donc inutile, et pouvait devenir dangereuse, puisqu'il n'était pas absolument impossible qu'il ne trouvât dans quelques-unes des illusions qu'elle lui faisait offrir, assez de charmes pour en être frappé vivement, et trop, peut-être, pour qu'elle pût après faire sur lui cette impression singulière, sans laquelle il ne pouvait pas se croire amoureux. Elle crut enfin, que pour lui faire mieux sentir le bonheur d'aimer et éprouver sa vocation, il fallait cette nuit-là le laisser à lui-même. Il dormit, mais s'il rêva, ce ne fut pas comme il l'aurait désiré. Aussi fut-il toute la journée de si mauvaise humeur, que la Fée ne jugea pas à propos de réitérer l'épreuve qu'elle venait de faire, et qu'elle résolut enfin de se montrer en songe à son amant.

Ce n'était pas une de ces majestueuses beautés que les yeux contemplant avec surprise, qui ne leur offrent aucun défaut, mais dont tout l'éclat ne prend rien sur les sens. Elle avait dans les traits, de ces légères irrégularités qui font qu'une femme n'est que jolie, et la sauvent du malheur d'être seulement admirée. Ses yeux étaient noirs, moins remplis de sentiment que de feu. Si leur expression la plus ordinaire n'était pas celle qui fait le plus honneur aux femmes, c'était, du moins, celle dont on leur sait le plus de gré. L'on pouvait, en la voyant, ne pas espérer de la

a. À partir de *mais la Fée*, les deux versions diffèrent. Dans le MsPa, la nuit de frustration est précédée d'un second songe habité par une bergère belle et vertueuse, épisode supprimé dans la v. imp. Crébillon réutilise cependant certains passages de ce récit lors de la scène d'amour réelle entre la fée et Schézaddin (Partie 2, Chapitre IX).

fixer⁴⁵ ; mais on désirait toujours de lui plaire ; et sans être accusé de fatuité, l'on pouvait se flatter de réussir auprès d'elle ; ce n'était pas qu'elle tint toujours à cet égard, ce qu'elle promettait ; mais elle aimait mieux avoir à punir un téméraire, qu'à se plaindre d'un indifférent. Elle eût cependant été moins fâchée encore de ne faire aucune impression, que de n'en faire qu'une médiocre. Elle avait de la finesse, de la fraîcheur et de la vivacité. À toutes les grâces qui font naître les désirs, elle joignait tous les charmes qui peuvent les remplir et les renouveler. Elle était enjouée, même un peu étourdie. Vive dans ses goûts, elle croyait aisément qu'elle aimait, se lassait encore plus aisément de le croire, ne tenait point aux préjugés, préférait le plaisir à l'estime, donnait tout au penchant ou à ce qu'elle prenait pour tel, et aimait mieux courir le risque de se tromper, que d'avoir l'ennui de réfléchir. Elle ne voulait pas qu'on lui fit une loi de son caprice, et qu'on prétendît l'enchaîner par ses faveurs. Quoiqu'elle perdît fort promptement la mémoire de ceux qu'elle avait honorés de ses bontés, elle se plaisait à en être regrettée longtemps, et surtout ne pardonnait pas^b à ceux de qui l'inconstance prévenait⁴⁶ la sienne. Il est vrai que le malheur d'être quittée ne lui arrivait pas souvent. Outre son inconsidération⁴⁷ naturelle qui paraissait lui faire tout sacrifier à l'amour, pendant qu'elle ne donnait qu'à son caractère, et ne permettait pas à son amant de ne s'en pas croire adoré, c'était si brusquement qu'elle se sentait frappée d'un autre objet ! Elle se livrait à son nouveau goût avec tant de précipitation ! Le moment qui précédait son inconstance, elle sentait encore tant d'ardeur pour l'homme qu'elle allait quitter, qu'il était impossible de prévoir ce qu'elle-même ne prévoyait pas, et par conséquent de la prévenir⁴⁸.

« Oh ma foi ! dit le Sultan, je suis bien son serviteur, comme disent certains gens ; mais quand elle aurait les yeux dix fois plus grands, et quatre fois plus noirs (et si⁴⁹ cela ferait de beaux yeux

a. MsPa, *Les femmes luy trouvoient même, quelque chose de plus que de la vivacité, et nommoient la sienne autrement ; comme un homme même qui luy auroit déplu, l'auroit nommée. À l'égard de sa taille, et de tous les charmes que l'on desire le plus dans une femme, on peut dire qu'elle étoit faite comme une fée. Elle étoit fort enjouée,*

b. MsPa, V55, OC, à ceux dont l'inconstance prévenoit la sienne

c. De *Oh ma foi ! à et pour cause.* : ajouté dans la v. imp.

assurément) je ne voudrais d'elle pour rien, quoique je puisse dire, sans me vanter, que j'ai l'honneur d'être un Sultan fort susceptible. Quoi ! répondit la Sultane, vous résisteriez à une Fée ! Parbleu ! répartit-il, je crois qu'oui. Ce n'est pas au moins que je prétende dire que celle-là ne soit fort jolie ; mais c'est que je n'aime pas qu'on me quitte, moi ; et puis, c'est qu'elle n'a, comme il dit, qu'à se fâcher, lorsqu'elle ne veut plus de vous, de ce que vous aurez, ainsi qu'à la rigueur cela peut fort bien arriver, le malheur de ne vous en soucier qu'à un certain point... Ces Dames-là ont les bras bien longs ! Et moi, par exemple, qui ne suis pas dans l'habitude de m'affliger, et qui serai peut-être las d'elle, sans en rien dire pourtant, et que je fusse bien aise d'une certaine façon, qu'elle prît d'elle-même son parti, je suppose que sans le faire exprès, j'aïlle, sans y penser, dormir là-dessus, comme à mon ordinaire seulement, il n'en faudra pas moins qu'en m'éveillant, je me trouve ou à quelques cent mille lieues de chez moi, ou quelqu'autre chose que ce que j'étais en me couchant : croyez-vous de bonne foi que cela me fit un certain plaisir, moi, surtout, ne m'y attendant pas ? Non, certainement. Sire, dit Moslem, sans compter la longueur, la fatigue d'un tel voyage, et l'incertitude de le voir finir ; il peut en chemin arriver des choses... Qui font frémir, vous dis-je, interrompit Schah-Baham ; allez, allez, soyez sûr que si ces sortes d'intrigues ne laissent pas que d'avoir leur mérite, il vous en revient quelquefois aussi bien du chagrin. Souvenez-vous seulement que c'est moi qui vous le dis ; mais cependant ne me citez pas, et pour cause.

«Quoiqu'avec tant d'agréments, la Fée ne dût pas craindre de déplaire, elle trembla en songeant qu'elle allait se présenter aux yeux de Schézaddin. Elle souhaita même d'être plus belle, et ne

a. De *Quoiqu'avec à à propos* : ce paragraphe constitue le dernier paragraphe du chap. IV du MsPa. À partir du paragraphe suivant et jusqu'à la fin du chap. V de la v. imp., le texte a subi des remaniements (notamment une réorganisation des paragraphes) ; le chap. IV de la v. imp. se poursuit pendant 12 paragraphes dont 8 sont directement issus du chap. V du MsPa, 3 autres reprenant en substance et développant le contenu d'interventions des auditeurs. Les deux textes diffèrent surtout lors de la seconde apparition en songe de la fée : dans le MsPa, la scène de séduction s'ouvre par une conversation sur le parti pris d'indifférence du roi et sa croyance au destin et se poursuit par une badinage amoureuse débouchant sur un aveu mutuel. Schézaddin s'enflamme, mais malgré le désir qu'elle a de céder, la fée se refuse à lui et se rend impalpable.

crut pourtant pas qu'il lui fût possible de s'embellir. Elle était alors si persuadée, non seulement que sa passion pour le Prince était sincère, mais encore qu'elle n'avait jamais aimé que lui, qu'elle résolut de ne rien oublier pour rendre aussi durables que vifs, les sentiments qu'elle voulait lui inspirer. Avec les idées qu'il avait, elle ne doutait pas qu'il ne se rendît aisément, et qu'il ne lui fût même toujours attaché, si leur aventure commençait d'une façon assez extraordinaire pour qu'il pût croire que c'était elle que le Destin lui avait réservée. Elle ordonna donc aux songes de la lui peindre telle qu'elle était, et de lui laisser arranger les objets comme elle le jugerait à propos.

Lorsque la Fée avait voulu donner au Roi d'Isma une idée de l'amour, elle avait cru qu'il ne fallait le lui faire connaître que par les plaisirs ; et sans doute, elle avait eu raison. Il n'était alors question que d'embraser ses sens ; et personne n'ignore que, quand une femme ne veut que produire cet effet, elle a encore moins besoin de charmes que de facilité. Beaucoup plus aimable que cet objet fantastique⁵⁰ qui l'avait si vivement ému, la Fée était bien sûre, en ne s'épargnant pas sur les complaisances, de lui causer les mêmes désirs ; mais le pouvait-elle sans risquer de le voir moins amoureux lorsqu'elle voudrait consommer son ouvrage ? En effet, si avant ce moment elle ne lui laissait rien à désirer, que lui resterait-il en la voyant ? Peut-être le désir de vérifier ses songes ; en supposant qu'elle lui inspirât la passion la plus tendre, il aurait au moins perdu cette impatience d'être heureux, qui procure aux amants des moments si flatteurs, et ce délire du premier moment si doux pour les hommes, et dont l'amour même le plus ardent ne peut leur rendre les charmes. Si elle s'armait de sévérité, peut-être aussi le toucherait-elle moins ? Eh bien ! le malheur de ne lui pas plaire d'abord autant qu'elle le voudrait, serait-il plus affreux pour elle que ne le serait la honte de ne l'avoir séduit, qu'en commençant avec lui de façon à s'en faire mépriser ?

Elle a raison d'y penser, dit Schah-Baham, je vois que cela est embarrassant, et à sa place, j'y rêverais bien aussi, et ne m'en tirerais peut-être pas mieux : quand je dis peut-être, c'est qu'il est réel que je ne sais pas encore comment elle s'en tirera, et qu'une façon de parler qui serait affirmative, serait déplacée dans des choses de cette importance-là. Mais ce qui m'inquiète n'est pas

qu'elle ne s'en tire. Au surplus, Vizir, dites-moi si je me serais trompé ; n'est-il pas vrai qu'il va dormir encore, votre Prince ? Le Vizir répondit que sa Majesté avait jugé l'on ne pouvait pas mieux. Oh ! reprit le Sultan d'un air satisfait, j'ai cela de bon, moi, que rien ne m'échappe. Il va donc dormir ! J'en suis bien aise, par exemple. Ne pourriez-vous pas encore lui faire tenir de ces propos qui n'ont point de suite, et que tout le monde n'entend pas ? C'est que cela est très agréable dans un Conte. Réellement, tout ce qu'il disait en dormant, était délicieux ; je donnerais beaucoup, moi qui vous parle, pour en savoir dire autant. Même tout éveillé, dit à demi-bas la Sultane.

La nuit vint enfin ; et le Prince fut à peine endormi que la Fée se mit auprès de lui ; mais avec les nobles idées qu'elle avait, elle ne s'offrit à ses yeux que dans tout l'appareil de sa grandeur. Il fut ébloui de ses charmes ; il lui sembla même que jamais objet plus piquant ne s'était présenté à ses regards ; mais, comme suivant le plan qu'elle s'était fait, elle le recevait avec beaucoup de cérémonie, qu'elle avait l'air sérieux, qu'une longue simarre⁶¹ la couvrait, et qu'il se souvenait d'avoir vu une beauté moins grave et moins habillée, il ne se crut qu'en visite. Toutes ces choses enfin affaiblissant l'impression que d'abord elle avait faite sur lui, il l'admira et n'en parut pas touché. Elle s'en aperçut, en soupira, mit dans la conversation tout l'esprit qu'elle put, et par conséquent en mit trop. Aussi, en l'étonnant de son élégance, de sa fertilité, de son tour singulier et brillant, ne put-elle parvenir à l'amuser. Ce n'était pas qu'en la regardant, il ne souhaitât qu'elle voulût bien être plus tendre. Mais cette sévère décence dont elle s'était armée, lui faisait croire qu'il était assez inutile qu'il formât des désirs, et diminuait les siens. Sans sortir des bornes de la funeste pudeur qui lui attirait ce désagrément, la Fée le mit sur le sentiment, et le trouva d'une sécheresse inconcevable. Le commencement de cette nuit n'eut enfin de quoi plaire à aucun des deux, et elle s'en étonna autant que si ce n'eut pas été sa faute.

En effet, que lui avait-elle montré ? Une femme charmante à la vérité, mais qui s'était respectée, avait caché son amour, ne s'était permis aucune coquetterie, ou du moins avait fait agir avec trop de finesse le désir qu'elle avait de plaire, pour qu'un homme qui n'avait aucun usage des femmes pût le saisir.

La crainte assez bien fondée qu'elle eut, qu'après s'être accoutumé à la voir avec indifférence, il ne pût plus être amené à l'amour, lui fit prendre le parti d'adoucir un peu le système qu'elle s'était fait ; puisque la malheureuse illusion à laquelle elle n'avait eu recours que pour l'essayer, lui avait déjà corrompu le cœur au point qu'on ne pouvait lui plaire qu'en lui donnant au moins l'espérance d'être aimé.

La nuit était encore peu avancée, et la Fée, trop inquiète de son sort pour pouvoir remettre quelque chose au lendemain, résolut de l'employer toute entière à décider Schézaddin en sa faveur.

Ahi ! Ahi ! dit le Sultan. Qu'avez-vous donc ? lui demanda la Sultane. Ce que j'ai ? répondit-il, j'ai peur ; voyons, y a-t-il ici quelqu'un qui puisse m'en empêcher, si cela me fait plaisir ? Vous ne voyez peut-être pas, vous, ce qui va se passer ? car vous êtes si bornée ! sur certaines choses, s'entend. Mais, moi, qui ne suis pas obligé d'être de même, je vois, et je crie. Eh ! de quoi criez-vous ? lui demanda-t-elle encore. Voilà positivement mon secret, reprit-il, c'est que vous me demandez ce que je ne veux pas dire. Assurément, répliqua-t-elle, c'était bien la peine d'interrompre. J'attendais de vous quelques réflexions ingénieuses, quelques découvertes fines, dignes de votre pénétration ordinaire, et... J'aurais de tout cela, vous dis-je, à vous donner, si je voulais, interrompit Schah-Baham ; mais encore une fois, c'est que je ne veux pas. D'ailleurs, pour ce que vous me reprochez, ce n'est pas ma faute si ce que je dis m'amuse plus que ce que j'écoute, et si interrompre ceux qui me parlent, est ma manière de les entendre. Je veux réfléchir, et tout haut même, quand cela me plaît, sans que personne me contredise plus là-dessus, que sur tout le reste. Parler, où, comme, quand, et tant que je veux, est mon privilège de Sultan ; que cela soit dit une fois pour toutes, et que sans tirer à conséquence, le Vizir reprenne son histoire.

La Fée, après avoir substitué aux images qu'elle venait d'offrir au Prince, ces fantômes vains et déréglés que le sommeil nous présente ordinairement, transporta une seconde fois l'imagination de Schézaddin dans son palais. Il s'y était amusé si peu, qu'il ne fut pas d'abord content de s'y retrouver. Cependant, il se remit en voyant la Fée qui, couchée sur une chaise longue⁶² et un peu moins habillée qu'à la rigueur elle n'aurait dû l'être, offrait mille charmes à ses yeux. Toute déterminée qu'elle était à ne le

plus laisser s'ennuyer, ce qu'il lui en coûtait pour le voir moins indifférent lui causait un chagrin mortel. Ce n'était pas, sans doute, à ses bontés qu'elle aurait voulu devoir le cœur de Schézaddin ; mais dans la cruelle situation où elle se trouvait, ne devait-elle pas préférer le triomphe le plus sûr, à celui qui l'aurait flattée le plus ?

Pendant qu'il arrêtrait ses regards sur toutes les beautés qu'il lui découvrait, elle lui souriait tendrement, à peu près comme ferait une femme qui craindrait de dire qu'elle aime, et qui serait bien aise qu'on la devinât. Le Prince s'en aperçut, mais en ce moment, moins délicat que sensuel, sans faire beaucoup d'attention à ce que lui disaient les yeux de la Fée, il continua du plus grand sang-froid du monde, l'examen dont elle aurait voulu le distraire. L'opiniâtreté de Schézaddin embarrassait infiniment la Fée. Voiler les charmes sur lesquels il portait de si avides regards, pouvait être une chose dangereuse ; ne les voiler pas, en était une indécente ; sa vertu souffrait de la première, son amour-propre aurait perdu à l'autre. Il serait difficile de bien parler sur une situation de cette espèce. Dire qu'en pareil cas, la vertu est toujours sacrifiée, ce serait peut-être hasarder beaucoup ; dire que c'est l'amour-propre, ne serait-ce pas hasarder davantage ?

Pour se tirer de cet embarras, apprendre à Schézaddin qu'il y a des choses qu'il faut regarder comme si on ne les voyait pas, lorsqu'on veut les voir longtemps, paraître ne pas manquer à la vertu et suivre cependant son objet, elle feignit enfin de s'apercevoir avec surprise de l'état où elle était, d'en rougir, et d'en vouloir réparer les désordres. À l'égard de ce dernier article, elle y mit tant d'art, ou de maladresse, que lorsqu'elle se fut arrangée, on n'aurait pas dit qu'elle en eût daigné prendre la peine. Cependant la nécessité où il se crut de lui persuader qu'à cet égard, il ne lui restait plus rien à faire, et la peur qu'il eut qu'une autre fois elle ne fût plus heureuse, la mirent au point où elle le désirait, et lui apprirent à partager ses regards⁵³. Cet article tacitement réglé entre eux, elle le fit asseoir sur un fauteuil qui était

a. MsPa, ses regards sur tous les charmes que leur offroit la feinte inattention de La fée ; V55, OC, ses regards sur toutes les beautés qu'elle lui découvrait

par hasard au bout de la chaise longue, et qui ne pouvait être placé plus avantageusement pour lui.

La Fée qui craignait que s'il ne lui faisait pas bientôt sa déclaration, l'amour extrême qu'elle se sentait pour lui ne la forçât à lui faire la sienne, n'oublia rien pour lui faire rompre le silence. Ce fut en vain, longtemps, qu'elle le tenta. Moins sec, mais beaucoup plus distrait que la première fois, il ne savait que regarder. Persuadé enfin, à l'expression qu'il trouvait dans les yeux de la Fée, qu'il ne pouvait lui déplaire qu'en différant de l'instruire de sa situation, il lui dit qu'il l'adorait ; mais il accompagna cet aveu de transports si vifs qu'elle en fut aussi surprise qu'alarmée. Il croyait apparemment que la meilleure façon d'exprimer de l'amour est de prouver des désirs. Si cela est vrai pour quelques femmes, cela ne l'est pas pour toutes, et ne l'était pas pour la Fée ; son étonnement à des façons si peu prévues, fut si grand, qu'elle ne put d'abord que se défendre fort mal contre lui. Il faut, d'ailleurs, que ce qu'il osait tenter, choque ou séduise. Ce qui est impertinence dans un homme que l'on n'aime pas, n'est que témérité dans un amant. Elle le trouva donc fort téméraire, et prit en conséquence la liberté de le lui dire ; mais d'un ton si doux, qu'en vérité, elle eût tout aussi bien fait de ne le lui dire pas.

Quelles que fussent, cependant, les raisons qui la forçaient à l'indulgence, la crainte de perdre son amant l'emporta sur elles, et l'obligèrent enfin à lui parler d'un ton qui, s'il convenait moins à son amour que celui qu'elle avait employé jusque-là, allait mieux à sa dignité et à ses projets. Quoiqu'il la trouvât excessivement prude, et qu'il ne crût pas du tout l'avoir choquée, les reproches qu'elle lui fit et l'air de sévérité dont elle s'arma, le rendirent (enfin) aussi respectueux qu'il avait montré peu d'envie de l'être.

neur, *L'univers* ou encore *Palais, Peuple* – que l'on trouve aussi avec une minuscule –). Nous avons pris le parti de transcrire le mieux possible les usages de l'auteur. Nous avons cependant rétabli un signe qui fait presque constamment défaut sous sa plume (sauf parfois en début de paragraphe) : la majuscule capitale en début de phrase après un point et à l'initiale des noms propres de personnes. Le découpage en paragraphes a été respecté, nous avons seulement introduit des alinéas, inexistantes d'un bout à l'autre du conte.

Sans entrer dans une analyse détaillée, on peut noter que la ponctuation de Crébillon est abondante mais précise, soignée et variée. Non seulement il use de toute la gamme des signes en vigueur au XVIII^e siècle, jusqu'aux guillemets, mais il est particulièrement attentif à leur emploi, comme le prouvent ses autocorrections. Le système utilisé a visiblement une fonction orale : virgules, points-virgules, deux points, points déterminent des pauses de plus en plus fortes, impriment au discours un souffle, mais aussi une intonation. L'usage de la virgule est particulièrement significatif : elle installe toujours une respiration entre deux adjectifs coordonnés par *et* (ex. : *homme grave, et caustique*), entre le pronom relatif et son antécédent, entre le sujet incluant un complément déterminatif et le verbe, après les adverbes et les groupes adverbiaux... Nous l'avons intégralement respecté.

Bien que le manuscrit soit d'une lecture aisée d'un bout à l'autre, il comporte quelques ratures et quelques cas d'ajouts marginaux. Les mots ou groupes de mots biffés, lorsqu'ils témoignent d'une correction stylistique ou sémantique de l'auteur, ont été encadrés par des crochets [] ; les ajouts, qu'ils soient marginaux, supra ou infratextuels ont été indiqués ainsi : < > ; enfin, des parenthèses droites | | signalent toute intervention sur le texte, qu'il s'agisse du rétablissement d'un signe de ponctuation ôté par le couteau à rogner du relieur, d'une lettre ou d'un mot omis ou fautifs.

AH QUEL CONTE ! CONTE POLITIQUE, ET RIDICULE.

INTRODUCTION

Jadis régnoit dans Le Royaume de Golconde, un Prince, qui n'avoit d'autres plaisirs que d'entendre des contes, et qui ne connoissoit d'autre occupation que celle d'en faire. Pour peu que l'on sçache ce que c'est qu'une cour, on croira facilement qu'en ce tems là, celle de Golconde étoit remplie de conteurs ; Le sultan qui croyoit que de tous les ouvrages d'esprit, un conte est celui qui mérite le plus d'estime, n'accordoit des grâces qu'à ceux de ses sujets qui les faisoient les plus beaux ; ses meilleurs généraux, ses plus habiles ministres ne luy paroisoient avoir aucun mérite, dès qu'ils n'avoient pas celui de conter ; et on lit encor avec surprise dans L'histoire de ce prince, qu'il mit à la tête de ses armées, un jeune courtisan, sans valeur, et sans expérience, uniquement parce qu'il sçavoit faire des contes, et qu'il exila un vieux ministre, par cette seule raison qu'un jour étant au conseil, il hézita sur un endroit du conte qu'il rapportoit devant sa majesté. Il importoit peu au Sultan que Le Royaume fut bien gouverné, que ses armes fussent victorieuses, que ses sujets fussent heureux. Entendre des contes, et en faire, luy sembloit renfermer tout.

Malgré la frivolité qui régnoit dans cette cour, une des femmes du sultan y faisoit distinguer par son mérite : elle ne contoit jamais, mais elle étoit dotée d'un esprit supérieur qui malgré son aversion pour les bagatelles, La faisoit respecter du sultan même. Quoiqu'elle pensât autrement que luy sur les plaisirs et sur les affaires, elle ne dédaignoit pas de se trouver à l'assemblée qu'il formoit tous les jours à une certaine heure, moins pour répondre aux plaintes, et aux demandes de ses sujets que pour entendre les contes qu'ils avoient à luy faire. Il pousoit si loin cette manie qu'il falloit que tous les placets, les mémoires et les requêtes qu'on luy présentoit fussent dans le goût des Mille et une nuit, et qu'il rejetoit avec indignation toute pièce qui ne commençoit pas par, Sire, il y avoit autrefois dans les indes.

Quoyque ce Prince aimât à l'excès des Bagatelles, plus faites pour délâter l'esprit que pour l'occuper, il ne s'y connoissoit pas davantage, et le conte le plus absurde étoit toujours celui auquel il donnoit la préférence. Il faisoit écrire avec soin, tous ceux qu'il honoroit de son approbation, et c'est du recueil qu'il en avoit fait que l'on a tiré le conte qui suit. Au reste, on y verra la façon dont la sultane, et luy jugeoient des choses, car soit que l'on y ait ajouté leurs conversations, soit qu'un auteur inconnu leur ait

prété leurs discours, on les entendra souvent parler dans le cours de ce conte qui est récité au sultan par son grand Vizir ; on y voit même que ce Prince vouloit avoir au moins une demie-heure chaque jour, qui ne fût employée qu'à entendre les contes que chacun luy faisoit à l'envi¹.

LIVRE PREMIER

<1^{re} journée>

Sire, les annales du Royaume de Tindalzuc qui est situé près le golphe de Mébrous, sur la mer de Kinsalkim, et qui d'un côté a pour voisins, les Calandras de Bactorax, et de l'autre, les Ompaloux de Tagmax, nous racontent qu'il y a dix siècles et plus, qu'un Roy nommé Schézaddin régnoit sur ces vastes régions.

Ce Prince, le plus grand qui fût alors dans L'univers, étoit Brave sans emportement, libéral sans dissipation, sévère sans cruauté, clément sans faiblesse. Ses courtisans ne connoissoient ny l'ignorance, ny la fatuité ; sans bassesse à la cour, sans impertinence à la ville, ce n'étoit qu'au soin qu'ils prenoient d'être vertueux, aux grâces qu'ils cherchoient à répandre, à leur modestie même, qu'on reconnoissoit qu'ils approchoient du Prince ; ils ne mettoient pas leur gloire à l'art frivole de séduire des femmes, d'avoir de faux airs, de ne rien penser, ou de penser mal. Les femmes même sçavoient allier les grâces à la vertu, ou du moins, la décence à la galanterie.

Ah quel conte ! s'écria le sultan. J'en conviens, sire, répondit le vizir, mais votre majesté m'a demandé de l'extraordinaire, j'en ay promis, et je crois que je tiens parole. Au reste, L'exclamation de votre majesté, est le vrai titre du conte que je luy fais, et le seul qui en effet, luy convienne.

Le Roy Schézaddin, continua-t'il, quoyque jeune, et fort aimable s'obstinoit à vivre dans l'indifférence, malgré les voeux de ses sujets, et peut-être, les desirs de quelques unes de ses sujettes : prévenu sans sçavoir pourquoy, contre les femmes, leurs agréments ne prenoient rien sur luy.

1. Cette introduction, supprimée dans la version imprimée, n'est pas sans évoquer celle, beaucoup plus longue cependant, du *Sopha*. Les points de rencontre des deux textes sont nombreux : même lieu pour le récit-cadre – les Indes, plus précis dans le manuscrit qui fait du sultan le souverain du royaume de Golconde (paradis du diamant et lieu commun de la fiction orientale), même sultan doté du même goût pour les contes singuliers, géant l'État à travers une monomanie (ici, les contes ; dans *Le Sopha*, les découpages), même sultane à l'esprit supérieur dans une cour qualifiée de frivole, même décision d'entendre des contes une demi-heure par jour. Le personnage du sultan n'est ici qu'esquissé – il n'est d'ailleurs pas baptisé – alors qu'il est largement décrit dans le texte liminaire du *Sopha*, et doté d'une série de traits qui apparaissent dans le cours du *Msm*. Un texte unique a pu servir de matrice à ces deux introductions.

Quoyque sa cour ne fut pas absolument tournée à la galanterie, autant qu'il auroit fallu pour la rendre vive, et brillante, on ne laissoit pas d'y connoître l'amour ! et malgré la dignité de sentiment dont on s'y piquoit, La conquête du Roy, n'y en paroissoit pas une que l'on dût négliger. Il est vray aussi que son mérite étoit tel qu'on pouvoit souhaiter de luy plaire, sans que des vices d'intérêt, ou d'ambition s'en mêlassent. On luy faisoit sans cesse, de ces avances ménagées qu'on dit que les Prudes entendent si bien, et qui leur réussissent quelquefois, quoyqu'à vray dire, les avances les moins ménagées, soient ordinairement Les plus heureuses. Aussi en faisoit on à Schézaddin beaucoup de ce genre, et pour tâcher de l'amener au sentiment, on ne dédaignoit pas d'employer la coquetterie, et pour luy prouver à quel point on le trouvoit aimable, et qu'il ne pût pas s'y méprendre, on ne craignoit pas d'aller jusques à l'indécence ; mais il ne comprenoit pas ce que luy vouloient les femmes réservées, et ne trouvoit pas bon que les autres osassent exprimer leurs desirs si librement. Il s'en expliqua même si haut, que les unes, et les autres se crurent obligées d'attendre dans le silence, qu'il plût à l'amour d'adoucir un coeur si féroce.

Sans accuser les femmes de trop de vanité, l'on peut dire qu'elles comptent sur le pouvoir de leurs charmes, et que celles mêmes qui sont le moins faites pour réussir, s'étonnent toujours du peu de succès de leurs entreprises. Si cela est vray, comme cela pourroit être, il est aisé de présumer que les Dames de Tindalzuc aimèrent mieux penser qu'il y avoit à la cour quelqu'un qui gâtoit l'esprit du Roy, que d'imaginer ou qu'il ne fût pas né pour les aimer, ou qu'elles ne fussent pas faites pour luy plaire.

Celui qu'elles accusèrent de donner d'elles au Roy, des impressions désavantageuses étoit un courtisan qu'il paroissoit aimer plus que les autres ; homme grave et caustique, plus sensible aux travers des femmes qu'à leurs agréments, et qui, parce qu'il en avoit été toujours trompé, s'obstinoit à croire qu'elles étoient toutes nées fausses, et trompeuses. Avec ces ridicules idées qu'il ne prenoit pas la peine de déguiser, et dégoûté de l'amour, il en avoit le loisir que son indifférence luy < donnoit > laissoit à découvrir les aventures Les plus cachées, et à les embellir de tout ce que son esprit naturellement railleur, pouvoit luy fournir. Toute réservée qu'étoit la cour de Schézaddin, il avoit trouvé le moyen d'y perdre de réputation, plus de vingt Prudes, et de prouver que les femmes qu'on n'y croyoit que coquettes, étoient toutes pis que galantes. De quelle cour un homme d'un aussi désagréable caractère n'eut il pas été le fléau ? Au reste, ce courtisan qui étoit si sombre qu'on ne l'appelloit jamais que Taciturne, se piquoit de dire beaucoup en peu de mots, et surtout d'avoir des Vapeurs, et la migraine, toutes choses qui luy donnoient un air important ; air, qui dans ce pays là, peut-être, tenoit souvent lieu de mérite.

Le Roy pour amuser son loisir qui ne laissoit pas d'être long, (car combien de tems n'a t'on pas de reste quand on n'aime pas) alloit quelquefois à la chasse, où pressé d'un ennuy secret dont il ne découvroit point la cause, il s'écartoit souvent pour rêver, et pour essayer s'il ne découvroit point dans ses réflexions, plus de ressources que dans ses amusements.

Un jour qu'il s'étoit à son ordinaire, débarassé de ses courtisans, et que Taciturne seul aussi rêveur que luy, étoit resté auprès de sa personne, il s'amusa si longtems à rêver que la nuit le surprit dans la forest, et si loin des chasseurs qu'il n'entendoit plus le bruit des cors. Les ténèbres étoient si épaisses, et le lieu où il se trouvoit, si sauvage, et si peu fréquenté, qu'il crut que ce seroit en vain qu'il chercheroit à se frayer une route. Il aimait mieux passer la nuit dans cet endroit que de se fatiguer inutilement à chercher les moyens d'en sortir. Dans le moment qu'il alloit descendre de cheval, une lumière assez éclatante qu'il découvrit entre les arbres à trois cent pas de luy, le fit changer de résolution. Comme il ne connoissoit dans cette forest, aucun lieu qui fût habité, il ne douta pas que ce ne fût ses gens qui le cherchoient, et il poussa du côté d'où cette lumière luy paroissoit venir ; Taciturne le suivit. Ils n'allèrent pas bien loin sans reconnoître leur erreur. Cette lumière qui les avoit frappés, sortoit d'une grande salle de Verdure qui étoit éclairée par plus de six mille Lustres de Diamants qui pendoient aux branches des arbres. Cette magnificence les surprit. Une symphonie mélodieuse qui, dans ce moment, frappa leurs oreilles, augmenta leur étonnement. À cette musique, le Roy regardant Taciturne, pensa retourner sur ses pas ; non qu'il la hait, puisqu'il étoit luy même, un des meilleurs violons de son Royaume : mais cette salle qu'il n'avoit jamais vüe, quoyqu'il eût cent fois, parcouru la forest, les lustres, les lumières, tout luy fit penser que c'étoit un enchantement, et naturellement il n'aimoit pas la magie.

Qu'est ce que cecy, demanda-t'il à Taciturne ? Qui pourroit ce être que des sorciers, répondit celui-cy ? Le Roy rêva un instant, et se précipitant de cheval, allons, dit-il d'un air ferme, sçachons ce que c'est que cette aventure. Eh sire ! s'écria Taciturne, où voulez vous aller ? Ne sçavez vous pas que la curiosité est fille de l'imprudenc, et mère du péril ? Et toy avec tes sottises généalogies, repliqua le Roy, tu es père de l'impertinence, et au moins oncle de l'ennuy ; que crain-tu ? Bon ! répondit le favori. Mais explique toy, reprit Schézaddin. Non, repliqua Taciturne. Comment non ! dit le Roy. Apparemment, reprit le favori, à quoy cela vous mèneroit-il ? Oh ! tu m'excèdes avec ton sot laconisme, dit Schézaddin, je vais entrer, tu me suivras si tu veux. En achevant ces paroles, il tira une portière de gaze brochée d'or, qui fermoit la salle de son côté, et entra impétueusement, suivi de Taciturne qui ne voulut pas l'abandonner.

Qui pourroit exprimer sa surprise quand au lieu de fées, et de génies qu'il croyoit trouver là, il aperçut sur des gradins superbes, et sur un trône, plus magnifique encore, quantité d'autruches, d'oisons, de dindons, et de grües, mis en habit de bal aussi galamment qu'on le puisse être. Douze grandes autruches armées de pied en cap, montées sur des échasses, et qui se promenoient fièrement dans la salle, s'arrêtèrent à sa vüe. Étonné d'un spectacle aussi singulier, il alloit s'en retourner sans être tenté de pousser plus loin l'aventure, lorsque deux autruches couronnées qui étoient sur le trône, se levèrent, et s'avancèrent majestueusement vers luy.

Quoy ! s'écria Le sultan, les deux autruches ! Voyez pourtant ce que c'est que d'aller à la chasse ! Mais, répondit La Sultane, croyez vous que tous ceux qui y vont, y trouvent d'aussi singulières chûses ? Et puis, continua le sultan, des oyes, des grües, des dindons, et tout cela prest à danser ! Pensez vous que cela ne se rencontre qu'une fois ? Mais, repartit la sultane, vous n'êtes pas conséquent. Plus l'aventure vous paroist extraordinaire, moins vous devriez craindre d'en trouver une pareille ! Point, repliqua le Sultan, je vous jure qu'elle ne m'étonne pas du tout, et que Je suis très persüadé... Ouy, interrompit La sultane, qu'on ne voit pas autre chose tous les jours. D'ailleurs, qu'importe ? Qu'importe n'est pas mauvais, dit le sultan, et sçavez vous pour raisonner comme vous faites, ce qui en est arrivé au Roy... au Roy... son nom n'y fait rien, mais enfin, je n'iray plus à la chasse. Poursuivez, Vizir, cette aventure m'intéresse merveilleusement.

Sire, reprit le Vizir, le Roy, malgré la politesse des deux autruches voulut sortir, mais cette portière qu'il avoit d'abord si facilement tirée, étoit devenue un mur impénétrable, et qu'il luy fut impossible de forcer. Il reconnut enfin que ses efforts étoient inutiles, et qu'une main invisible, et plus puissante que la sienne, le retenoit dans la salle de Verdure ; il céda de bonne grâce à sa destinée, et n'eut pas plus tost témoigné par un geste, qu'il consentoit à rester, que les autruches, et les autres volatiles poussant des cris, il ne fut pas possible de s'entendre pendant un quart d'heure.

Votre majesté a quelquefois entendu des oyes crier, demanda le vizir ? Sans doute, répondit le sultan, mais on en dira ce qu'on voudra, je ne trouve pas, moy, que cet oiseau ait la voix si belle. Et les autruches, continua le Vizir ? Les autruches ! dit le sultan ; mais attendez ; autant que je puis m'en souvenir, je crois qu'elles parlent à peu près comme nous. On ne peut pas moins, dit la sultane, il y a beaucoup d'hommes qui ont le malheur de penser comme des autruches, ou qui ne pensent pas davantage, mais il n'y a pas d'autruches qui parlent comme des hommes. Eh ! poursuivez votre conte, ajouta t'elle en s'adressant au vizir, et ne l'interrompez plus par des questions encor plus ridicules que luy.

Quand il eut plu aux animaux susdits de se taire, continua le vizir, les autruches couronnées se baissant devant Schézaddin, l'invitèrent à monter au trône avec elles. Quelque difficile qu'il fût d'interpréter leurs révérences, le Roy qui avoit bien de l'esprit, ne s'y méprit pas un instant, et monta gravement au trône. Après les politesses faites, il s'assit dans un fauteuil qui étoit au milieu, et Taciturne se mit sur le marchepied au dessous de son maître.

Quelles sont ces étranges figures, luy demanda tout bas Schézaddin ? Une ménagerie qui va au Bal, répondit Taciturne, ou plustost, c'est ce que nous avons pensé d'abord, et les Dieux sçavent ce qui nous arrivera de la belle curiosité qui nous a conduits icy.

Pendant qu'ils se disoient ces chûses, et beaucoup d'autres qui ne sont pas venues à notre connoissance ; La musique qui avoit cessé, reprit tout d'un coup, et Les autruches, et tous les autres animaux du Bal, se mirent à battre la mesure, et à chanter entre leurs dents, c'est à dire à demy-bas,

ce que jouoit l'orchestre. Le plaisir qu'ils paroissoient prendre à la musique, augmenta les inquiétudes du Roy. Si, comme j'ay lieu de le croire, se disoit-il, ces gens-cy sont des infortunés que la colère de quelque fée a si bizarrement métamorphosés, pourquoy se disposent-ils tant à la joye ? Est il apparent que s'ils avoient à se plaindre de leur sort autant que je l'imagine, ils marquassent pour leurs malheurs, si peu de sensibilité ?

Cette idée l'engageant à les examiner avec toute l'attention possible, il remarqua dans leurs ajustements, et dans leurs physionomies, une diversité singulière. L'autruche mâle, avoit deux moustaches d'une longueur prodigieuse, et sur la tête, un gros bouquet de plumes. Sous un dominò pourpre brodé d'or, il portoit un habit à la romaine, des plus superbes qu'on ait jamais vus. Un large cimenterre pendoit à son côté ; il avoit des brodequins pourpre sur lesquels étoient brodés en perles, des caractères inconnus au Roy : un Rabat de point pendoit à son col, et il avoit au dessus de son bouquet de plumes une longue, et touffüe perruque carrée qui descendoit presque jusques à sa chaussure, et qui étoit surmontée de la couronne la plus riche qui fût dans l'univers.

Après avoir suffisamment examiné cette autruche, il tourna les yeux du côté de celle qui étoit à sa gauche. Un panier de quatre aunes au moins, qu'elle portoit, annonçoit assez quel étoit son sexe ; elle étoit vêtüe galamment en chauve souris, son visage étoit couvert de mouches, et de rouge, et l'on pouvoit aisément juger que ce masque, malgré sa métamorphose, étoit passablement coquet. Sa coëffe étoit noüée de rubans bleus sur lesquels étoient attachés des diamants et ses deux cornes étoient deux escarboucles qui seules répandoient plus de lumière que les six mille lustres qui éclairoient la salle.

Lorsqu'il n'eut plus rien à voir de ce côté là, il jeta les yeux sur l'orchestre ; tous les instruments en étoient de porcelaine garnie d'or, excepté les flutes, et les hautbois qui étoient d'émeraude.

Beaucoup de gens penseront sans doute, que ces instruments devoient être sourds, et produire peu d'harmonie, par la raison physique, que tout corps épais est difficilement sonore. J'avoüe que l'expérience étoit pour eux, on n'a sur cet article aucune bonne raison à leur opposer. On les assure seulement que Schézaddin sur la foy de qui, l'on hazarde ce récit, a dit vingt fois que jamais il n'avoit entendu de musique plus agréable. Ce qui l'étonna le plus, c'est que tous les instruments étoient touchés, ou remplis par des oiseaux de la même espèce que ceux qui s'appretoient à danser.

Quel conte ! Quel maussade conte ! Quel indigne conte ! s'écria la sultane ; des dindons jouer de la flute ! Passe encor pour parler, on en entend quelques uns dans le monde, mais... Eh morbleu ! interrompit le sultan qui s'impatoit, qu'ils jouent des instruments, qu'ils dansent, qu'ils chantent, ces dindons-là, que vous importe ? Le bel objet de critique pour s'y arrêter si longtems ! Croyez vous de bonne foy, qu'on fit tant de contes s'il falloit y regarder de si près ? Mais aussi, répondit la sultane, c'est qu'il y a des choses auxquelles on ne peut se prêter, quelque indulgent que l'on soit, et qui sont si visiblement hors de la nature qu'elles ne peuvent

point avoir le droit d'amuser. Tels sont, par exemple, les Dindons que vous prenez si généreusement sous votre royale protection. Je n'ignore pas que le merveilleux outré, les exagérations les plus püérides, les métamorphoses les plus ridicules sont de l'essence du conte, mais je sçais aussi que, quelque bizarrerie qu'on luy permette, il ne faut pas que les objets qu'il nous présente, soient aussi extravagants, et j'ajoute, aussi pitoyablement imaginés que les autruches du vizir. Il n'y a rien qui n'ait ses règles, et cette misère que l'on appelle un conte, a les siennes comme toute autre chose.

Oüais ! repliqua le Sultan, vous faites bien peu de compte de ce qu'on vous dit, et c'est une chose bien révoltante que de vous oüir toujours contrarier. Je suis bien fâché que les oisons du Vizir, vous choquent, mais comme il s'en faut beaucoup qu'ils n'ayent fait sur moy, la même impression, vous aurez, ne vous en déplaise, la bonté de vous y prêter. Je ne suis pas si délicat, moy, j'y perdrois trop. D'ailleurs, c'est que j'ay entendu peu de contes aussi riches que celui-cy, et que j'en connois peu où l'or, et les diamants soient aussi libéralement employés. D'un seul article, six mille lustres de Diamant ! Cela est d'une Beauté, d'une magnificence, d'une grandeur inconcevables ! Quant à moy, d'abord que je vois beaucoup de pierrieres dans un conte, fussent-elles fausses, il m'intéresse infiniment, il n'y a que cela qui me touche. Ne l'oubliez pas, vizir.

Seconde journée

Le lendemain, à l'heure marquée par le Sultan, Le vizir reprit ainsi la parole.

Sire, lorsque tous les instruments furent accordés, on commença un concert où des oisons chantèrent et qui fut presque aussi agréable que l'opéra l'est quelquefois. Après le concert qui ne laissa pas d'être long, les deux autruches descendant du trône, dansèrent ensemble une courante extrêmement grave. Aussitost qu'ils eurent fini, l'autruche qui portoit la perruque, reprit sa place, et l'autre, faisant la révérence à Schézaddin sembla l'inviter à danser avec elle. Quelque fol qu'il luy parût de danser vis à vis une autruche, il crut devoir se prêter de bonne grâce à ce qu'on exigeoit de luy ; il dansa donc un menüet et fut étonné de l'air majestueux de l'autruche Reine. Quand il eur fini, il se tourna vers elle, comme pour luy demander qui elle vouloit qu'il prît ; elle comprit sa pensée, et le conduisit vis à vis une jeune oye, fort galamment vêtüe en couleur de rose, et qui occupoit un fauteuil, auprès, et presque au niveau du trône de leurs majestés.

Cette oye qu'à son air noble, on ne pouvoit prendre que pour une personne du plus haut rang, reçut Schézaddin avec un souüris plein de grâces. Depuis qu'il étoit entré dans la salle, l'éventail appuyé contre son bec, et les yeux languissamment fixés à terre, elle n'avoit fait que rêver, et prendre du tabac. Quelques unes de ses confidentes, luy avoient respectueusement demandé la cause de sa rêverie, mais sans vouloir entrer dans le moindre détail, elle avoit seulement répondu qu'elle avoit de l'humeur, et comme elle n'étoit pas la demoiselle de l'univers qui en eut le moins, on l'avoit aisément crüe sur sa parole.

Ce qui la rendoit si sérieuse, n'étoit cependant rien moins que ce qu'elle disoit, et la joye qui brilla dans ses yeux, lorsque Schézaddin vint se présenter devant elle, son air tendre, et interdit, tout fit penser aux dindons qui étoient alors auprès d'elle, qu'il se passoit dans son coeur, quelque chose d'extraordinaire. La Princesse, en se levant, laissa tomber sa tabatière, et son sac à noeuds, et comme elle étoit embarrassée des échasses sur lesquelles elle marchoit, et que son agitation la rendoit plus négligente encor que de coutume, il s'en fallut peu qu'elle ne tombât. Elle étoit même si troublée, qu'après avoir fait sa révérence, elle se tint à sa place, et que ce ne fut qu'au second tour de menüet qu'elle s'aperçut de sa distraction. Elle se remit alors, et ne voulant pas que Schézaddin pût la croire imbécile, ou disgracieuse, elle parut avec toutes les grâces qui luy étoient naturelles ; et fit enfin ce qui luy fut possible pour que l'amour qui s'étoit emparé de son coeur, ne luy ôtât pas les moyens de plaire.

Quoyqu'en personne bien née, elle voulut dérober son trouble à Schézaddin, et que sa pudeur contraignît ses sentiments, elle ne put s'empêcher de soupîrer plusieurs fois, et plus tendrement qu'elle ne le croyoit sans doute. Ces soupîrs firent d'abord penser au Roy, que cet oizon avoit le coeur tendre, et peut-être prévenu pour luy. Cette idée luy fit d'abord un peu de peine. À ne considérer les choses que du côté qu'elles se présentoient, il est certain que la conquête d'une oye, ne devoit pas luy paroître extrêmement flatteuse. S'il étoit vray que tous ces animaux fussent des génies, et des fées, une aventure avec eux, pouvoit le mener loin, et n'avoir qu'une issue fort désavantageuse. Ne voulant donc point s'engager, il fit semblant de n'avoir pas entendu les soupîrs de l'oye, et la reconduisit fort respectueusement, mais fort froidement à sa place et regagna le throne en rêvant.

Peu de tems après on apporta des rafraichissements. Le Roy, en prenant une tasse de glace, s'aperçut que l'oizon avec qui il venoit de danser, n'en avoit pas encore, et fit signe au Dinde² qui le servoit de luy en porter une. L'oizon fut sensible à cette attention au point d'en verser des larmes de joye, et d'attendrissement, et Schézaddin ne put sans une émotion extraordinaire, voir pleurer d'aussi beaux yeux ; sans sçavoir ce qu'il faisoit, il soupîra tout haut, elle luy rendit son soupîr, ils se regardèrent avec ce trouble enchanteur qui accompagne toujours les premiers moments d'une passion, et tous deux sans le sçavoir, se dirent mille fois qu'ils s'adoroient. La façon vive dont cette aventure commençoit fit penser à Schézaddin qui étoit dans l'opinion que tous les événements de la vie, sont écrits, que les soins qu'il prendroit pour conserver sa liberté, seroient inutiles, et qu'il étoit de tout tems décidé que cet oizon devoit triompher de luy. Avec cette belle idée si favorable à la paresse, et à l'imprudence de l'homme, il commença à se livrer à sa passion, et se dit surtout que les

2. *Dinde* est parfois employé au masculin pour *dindon*, *coq d'Inde*.

Dieux qui seuls le rendoient amoureux d'un oison, sçauroient bien, quand il le faudroit, justifier son amour.

Pendant qu'il se disoit de si belles choses, une grüe en dominò bleu, et à qui l'on portoit beaucoup de respect, vint prier Taciturne à danser. Moy ! dit-il. On luy fit signe que c'étoit à luy même qu'on en vouloit. Beau masque, répondit-il, vous vous adressez mal, je sçais à peine, faire la révérence. Eh Dansez ! luy dit le Roy, madame est elle faite pour vous attendre ? Mais, sire, répondit-il, un homme grave peut-il sans ridicule, danser avec une grüe ? Mais, reprit Le Roy, il me semble que je vous vaudrais bien, et que je n'ay pas fait les mêmes façons. C'est que les Rois, répondit Le favori, sont au dessus... Je veux être obéi, interrompit Schézaddin, qu'on ne me replique pas.

À ces mots, Taciturne dansa, mais avec un air si morne, et si fâché que son maître ne pût s'empêcher d'en rire. Il revint bientôt aux pieds du Throne. L'on a beau faire, dit-il entre ses dents, je ne suis pas homme à donner dans les panneaux qu'on me tend. Schézaddin luy demanda ce qu'il avoit. C'est l'honnête grüe avec qui je viens de danser, qui me fait l'honneur de soupîrer pour moy, et je me félicitois d'une aussi rare conquête, répondit Taciturne. Et y êtes vous, demanda le Roy, aussi sensible que vous devez l'être ? Cela n'est pas douteux, repartit Taciturne, d'un air aussi sérieux que celui du Roy, cette grüe ne pouvoit pas manquer mon coeur, et je sens que je l'adore ; quoy ! cela n'étonne pas votre majesté ? On ne peut pas moins, répondit le Roy qui ne croyoit pas que son favori raillât, car l'oizon couleur de Rose a surpris toute mon ame ; je l'adore, mon cher Taciturne, mais songe à me garder le secret le plus inviolable. Le favori qui crut que le Roy vouloit s'équayer, résolut de pousser la plaisanterie. Si je n'avois pas été sûr de la discrétion de votre majesté, repliqua t'il fort sérieusement, rien n'auroit pu me contraindre à luy confier des sentiments dont intérieurement je rougis. Il faut avouer, continua t'il que nous sommes bien tombés ! Les choses ne sont pas toujours ce qu'elles paroissent, repartit Schézaddin, et icy surtout, nous devons croire qu'elles ne nous paroissent pas ce qu'elles sont. C'est assurément, répondit Taciturne, ce que nous pouvons espérer de mieux. Ce qu'il y a de certain, repliqua Le Roy, c'est que des animaux de cette espèce qui dansent, et qui soupîrent, ne sont pas une chose bien ordinaire et que cecy m'a toute la mine d'un enchantement. Je le croirois d'autant plus volontiers, répondit Taciturne, que toutes les grües que j'ay vues en ma vie, ne m'ayant rien inspiré, il est clair, ou doit l'être que ce que je sens pour celle qui porte le Dominò bleu, n'est ny l'ouvrage de la nature, ny celui d'un goust qui me soit particulier, donc... Ouy, interrompit le Roy, je sens ta conclusion, tu crois qu'il y entre de la magie. Mais, sire, demanda Taciturne, aucune de ces augustes autruches, ne vous a-t'elle encore rien dit ? Non, répondit le Roy, et je t'avoueray que leur silence m'afflige autant qu'il m'ennuye. C'est peut-être une de leurs coutumes de ne point parler au bal, reprit le favori, et quand je songe à toutes les sortises qu'on y dit communément, je desirerois fort qu'elle s'établît partout.

Comme il achevoit ces paroles, l'oye de Schézaddin se présenta encor devant luy, et il descendit pour danser avec elle, un second mentiet. Les gens qui ont eu le bonheur de danser avec ce qu'ils aimoient, n'ignorent pas toutes les mines soit languissantes, soit passionnées qu'on fait en pareil cas, et surtout dans les commencements d'une passion. Il y a bien peu de personnes qui n'aiment, et ne dansent, ou qui n'ayent fait l'un, et l'autre, ainsi il pourroit être inutile de rendre avec exactitude, tout ce que firent Schézaddin et son oizon. Il suffira de dire qu'il est inconcevable combien ils cherchèrent de grâces, et combien par conséquent ils en perdirent.

Peu après ce menüet on en vint aux contredances. Pour un bal donné en pleine canicule, dit alors Taciturne à son maitre, celui-cy me paroist cruellement long ! Il est vray, reprit Schézaddin que de mémoire d'homme, on n'a pas vü danser aussi longtems qu'on le fait icy. Mais, sire, luy dit Taciturne, je commence à être tourmenté d'une idée qui ne me paroist pas sans fondement. Ces gens-cy sont, à ce que je crois, condamnés à danser toüjours, et si ce suplice dure jusques à la fin du monde ? Eh bien ! reprit Le Roy, nous danserons, et prendrons patience. N'y auroit-il pas du moins, moyen de s'échapper, reprit Taciturne ? Nous reviendrions, icy, ou ailleurs, faire notre cour aux râres beautés qui nous ont subjugués ; Les jours que nous ne pourrions pas jouir du bonheur de les voir, nous leur écrivions, nous employerions enfin tous les moyens que les amants ont imaginés pour charmer l'absence, nous aurions leurs portraits, nous... Vois, vois, interrompit schézaddin, en entendant cesser la musique, et voyant lever tout le monde, vois, dis-je comme on danse icy éternellement. Ce n'est peut-être qu'une pause, répondit le favory ; non, non, repliqua le Roy, nous allons grâces au ciel, voir autre chose que le Bal.

Assurément ! s'écria la sultane, ce sera bien fait, et le Vizir m'oblige considérablement de le faire cesser. Je ne vois pas pourquoy cela, dit le sultan, il m'a extrêmement amusé, moy. Oh ! repartit la sultane, vous êtes heureusement né, vous, rien ne vous ennuye. N'allez vous pas me faire une querelle là dessus ? répondit le sultan, est ce ma faute à moy si je ne m'ennuye jamais. D'ailleurs je vous diray, car je suis vray, que tous les animaux du Vizir, m'ont extrêmement diverti : et puis, est ce que ce n'est pas une chose admirable que l'amour que ce Roy prend tout d'un coup pour ces gens là, sans que l'on sçache comment, et qu'il y ait de quoy ? Mais au milieu de toutes ces choses là qui, assurément sont fort belles, il y en a une qui m'a choqué, c'est qu'ils ne parlent pas. Eh ! prenez patience, dit la sultane, ils parleront, et grâces à la crüelle fécondité du Vizir, ils parleront de reste. Tant mieux, répondit le sultan, il n'y a rien au monde que je hâisse plus, que ces songe-creux qui ne disent jamais rien ; je ne trouve, pour moy, de bonne compagnie, que les gens qui ne déparlent pas.

Troisième journée

Sire, dit le vizir, aussitost que le bal eût cessé, L'autruche qui portoit des moustaches, se tournant vers Schézaddin, seigneur, luy dit-il, je ne sçais si

nous nous sommes trompés, lorsque nous avons cru vous nous feriez l'honneur de souper avec nous. Schézaddin, malgré Taciturne qui le tiroit doucement par la manche, pour l'avertir de refuser, répondit qu'il auroit volontiers cet honneur là. Alors, quelques courtisans qui avec des têtes d'oyes avoient des pieds de grüe commencèrent la marche. Les Dindons, et les oyes femelles qui étoient de semaine, se rangèrent auprès de la Reine, d'autres luy portèrent la queue, et l'autruche son mary, luy donna le bras.

Schézaddin voyant auprès de luy, l'aimable oizon qu'il idolâtroit, la pria de luy permettre de luy donner la main ; elle ne luy répondit que par un sourire, et leva une de ses aisles ; Schézaddin la saisit, et l'oizon s'appuyant sur luy, il crut qu'il ne devoit pas manquer une si belle occasion. Quoyque novice en amour, il avoit de l'esprit, et son trouble ne luy en ôtant pas tout à fait l'usage, si je sentois moins vivement, dit-il à son oizon, combien vous êtes aimable, sans doute, je vous le dirois mieux, mais, belle princesse, je devrois moins vous persuader. Ce n'est pas avec une passion aussi sincère que la mienne, qu'il est possible d'exprimer tout ce que l'on sent, et moins je vous en parle bien, plus vous devez me croire sincère. Icy l'oizon soupira, et ne répondit rien. Je ne vois que trop, continua Schézaddin, que vous ne daignez pas me répondre, et je ne sçais si je dois m'en plaindre. Hélas ! quand vous rompez le silence, ce ne sera peut-être que pour me punir de ma témérité, mais düssiez vous me bannir pour jamais de votre présence, düssé je éprouver les plus crüelles rigueurs... Hélas ! dit la Princesse en l'interrompant ; moy ! vous faire éprouver des rigueurs ! en vérité ! faite comme je suis, cela me siéroit bien ! Ah ciel ! s'écria Schézaddin, serois je assez heureux pour être aimé ? Non, Prince, répondit l'oizon en baissant les yeux, quand ma vertu ne s'opposeroit pas à vos desirs, je ne suis pas assez vaine, assez ridicule pour croire, si promptement du moins, que je puisse en inspirer, et je sçais me rendre justice. Ah ! si vous vous la rendiez, s'écria encor Schézaddin, vous auriez moins de peine à croire que je vous aime. Eh bons Dieux ! repartit-elle en minaudant, moy ! aimable ! Je vous adore, répondit-il, pensez vous que je voulüsse vous tromper ? J'ay trop bonne opinion de vous pour le croire, repartit-elle le plus agréablement du monde, et si j'en pensois moins bien, vous m'auriez déjà persuadée. Ne croyez pas cependant que j'ignore que la galanterie seule, fait dire aux hommes, mille choses que leur coeur ne sent pas ; pour peu qu'on ait lû l'histoire, on les connoit. Que n'avez vous lû la mienne ! répondit-il en soupirant, vous y auriez vü qu'insensible jusques à présent, personne n'a pü me faire soupirer, et que vous seule avez remporté une victoire que sans vous j'aurois sans doute disputée toüjours. Ce n'est pas cependant que l'on n'ait attaqué mon coeur, et je puis dire, sans être un fat ; qu'on m'a voulu assés de bien, et assés longtems, pour que j'eüsse pü y céder si... Vous ne m'étonnez pas, interrompit-elle, et si, dans ce que vous me dites, quelque chose a droit de me surprendre, ce ne peut être que votre indifférence.

Mais, Vizir, demanda le Sultan, où étoit ce qu'ils se parloient, étoit-ce toujours dans la salle de verdure ? Non, sire, répondit le Vizir, il me semble que j'avois dit à votre majesté que le Roy autruche en étoit sorti. Ouy, mais, repliqua le sultan, si je m'en souviens bien, vous ne m'avez pas dit où ils vont, et cela m'embarasse. J'ay eu tort, reprit le Vizir ; en sortant de la salle de Verdure, ils étoient entrés dans une avenue qui conduisoit à un Palais... de diamant, sans doute, incrusté de marbre, <interrompit le sultan> ; croyez-moy, ajouta t'il, (voyant le vizir indécis sur la matière dont il devoit composer le palais) faites-le comme cela ; vous n'en trouverez presque pas un dans les contes arabes qui ne soit comme je vous dis, et personne n'ignore que c'est le livre de l'univers où l'on trouve les plus rares bâtiments. Sire, reprit le vizir, c'est donc de diamant qu'il étoit. A présent, dit le sultan, vous allez voir combien votre conte sera intéressant.

C'étoit en allant à ce palais de Diamant qui étoit transparent de tous les côtés, (excepté pourtant les appartements des femmes de la cour, qui, pour être à l'abri des curieux, étoient couverts de tapis bien épais) que Schézaddin, et son aimable oizon s'entretenoient. Schézaddin eut beau la presser, il n'en obtint pas l'aveu qu'il desiroit, et quoyqu'elle l'aimât depuis plus de deux heures, et qu'il y eût un quart d'heure au moins qu'il luy parlât, il ne put, tant elle étoit bien élevée, se rendre sûr de son bonheur. Il est bien vray, (et elle-même en est convenüe depuis) que si elle refusa de luy déclarer ses sentiments, elle ne put se dispenser de le regarder tendrement, de luy sourire, et de soupirer presque à chaque mot qu'il disoit ou qu'elle prononçoit elle-même. On ne doit pas non plus oublier de faire remarquer que leur conversation ne finit que lors qu'ils furent si près du Palais, et du Roy autruche, qu'ils n'en auroient pu dire davantage, sans risquer d'être entendus de tout le monde.

Pendant la conversation de Schézaddin, et de son oye, Taciturne n'étoit pas demeuré oisif. La Grüe au dominé bleu, qui avoit en effet pris du goût pour luy, voyant qu'il ne songeoit qu'à suivre son maître, l'appella. Monsieur, luy dit-elle, en renvoyant les deux Dindons qui luy aidôient à marcher, vous me paraissez bien rêveur ? Ouy, madame répondit Taciturne. Et pourroit-on, reprit-elle, vous demander sans indiscretion, à quoy vous rêvez ? Ouy, repliqua-t'il, s'il est vray que vous en soyez bien curieuse, je puis vous le dire. Mais vraiment ouy, répondit-elle en adoucissant sa voix, c'est que j'en suis curieuse au possible ; j'aime beaucoup à sçavoir ce que pensent les gens d'esprit. Hélas ! madame, luy dit-il, je n'ay rien de commun avec eux, que d'avoir souvent la migraine. Vous avez la migraine ! s'écria-t'elle, ah que je vous plains ! C'est un mal bien cruel ! J'ay d'une eau miraculeuse pour ces maux là, je vous en donneray. Vous m'en ferez souvenir, madame, dit-elle à une vieille oye qui marchoit derrière elle en Robe de cour. Écoutez, monsieur, continua-t'elle en s'adressant à Taciturne, approchez vous, aidez moy à marcher, je suis lasse à mourir, le Bal m'a fatiguée cruellement, et je ne sçais pas pourquoi, je

n'ay pas pris ma chaise. Dites donc, ajouta t'elle en s'appuyant familièrement sur luy, le Roy votre maître vous aime beaucoup, extrêmement, et vous y répondez sans doute, singulièrement bien ? Taciturne étourdi de cette foule d'adverbes, ne sçavoit que luy répondre. Il est majestueusement fait, continua-t'elle, admirablement ! au mieux ! et vous vous ressemblez. Ah madame ! répondit il, ... mais oserois je vous demander comment vous sçavez si bien qui nous sommes ? Vous le sçavez bientôt, répondit-elle, et Taciturne peut être certain, ajouta t'elle plus bas, et en soupirant, qu'il ne tiendra qu'à luy d'avoir toute ma confiance, et que s'il est discret... À ces mots, elle le regarda si tendrement qu'elle L'obligea de baisser les yeux, et de remercier en luy même le ciel qui ne permettoit pas qu'une conversation aussi cruelle pour luy, fût poussée plus loin.

Quand La pudeur de la Grüe ne luy auroit pas imposé silence, la Raison qui avoit fait taire la Princesse, suffisoit pour elle. D'un vestibule superbe, on passa dans des appartements dont la magnificence ne peut ny se comprendre, ny se décrire. On n'eut pas le tems d'y faire cercle, parce qu'on fut à peine entré qu'on se mit à table. Les autruches Roy et Reine, en plaçant Schézaddin, mirent auprès de luy, son oizon ; la grüe de son autorité, s'empara de Taciturne ; quelques autruches, trois oisons, six Dindons, remplirent ce qui restoit de couverts à cette table. L'oizon de Schézaddin crut, en s'asséyant, devoir luy faire une politesse. Seigneur, luy dit-elle, en se rangeant de son mieux, je crains que mon panier ne vous gêne ; on les fait si amples à présent qu'on a toutes les peines du monde à les porter. Schézaddin luy répondit que c'étoit un ornement qui seïoit si bien aux

3. Ce passage, supprimé dans la version définitive, fait allusion à une bouffonne querelle d'étiquette, provoquée à la Cour par l'embaras des grands paniers, qui s'enflèrent démesurément à partir de 1725 (jusqu'à trois mètres soixante de tour en 1729) ; en 1728, afin d'éviter à la reine le double désagrément d'être gênée et d'avoir sa robe masquée par celle des princesses assises à ses côtés, Fleury imagina de laisser un fauteuil vacant de chaque côté de la souveraine. Aussitôt, les princesses réclamèrent et obtinrent que la même disposition soit appliquée entre elles et les duchesses, et qu'un tabouret vide les en sépare. Colère des ducs qui écrivirent un pamphlet contre les princes. Il fallut recourir au Parlement qui apaisa les esprits en condamnant le libelle (Barbier, Charpentier, 1866, t. II, mars 1728, p. 37). Cette mode (voir M. Delpierre, *Se vêtir au XVIII^e siècle*, A. Biro, 1996, p. 19-20), dénoncée par certains membres du clergé et tournée en ridicule à la Comédie-Française (1723), avait aussi ses partisans, dont l'auteur de cette chanson :

*L'on est leste et l'on est pimpante,
Mesdames, par ce beau secret
qui rend en effet
La plus maigre, la plus bouffante
Qui donne en effet*

Un air mignon et bien fait (extrait de l'*Apologie des paniers* (1732), *Recueil Clairambault-Maurepas*, édité par E. Raunié, A. Quentin, 1881, t. VI, p. 20).

femmes, et qui luy plaisoit trop en particulier, pour le trouver incommode dans quelque occasion que ce pût être.

Votre Roy n'étoit qu'un imbécile, dit la sultane en souriant. Madame, reprit le vizir, il n'en sçavoit pas davantage. Qu'est ce que c'est, demanda le sultan ? Rien, rien, repliqua la sultane ; poursuivez, vizir.

Quand <on> est comme moy, grande, et menüe, continüa l'oison, les grands paniers vont mieux que les autres, et pour moy, je suis charmée qu'ils ne vous déplaisent pas, car je les aime beaucoup. Schézaddin ne répondit à ce propos que par une inclination profonde, et l'on commença à manger.

Le repas, quoiqu'excellent, fut ennuyeux, et pour Taciturne surtout, que sa grüe ne cessoit de tourmenter d'agaceries : quelques uns même ont avancé qu'elle avoit poussé les choses jusques à luy marcher sur le pied, mais ce fait n'est pas constaté au point de passer pour certain, et il se pourroit bien que ce fussent des ennemis de la grüe, qui auraient fait courir des bruits aussi desavantageux pour elle. Ce qui augmentoit la mauvaise humeur de Taciturne, c'est que quelques oisons, se mirent à faire les beaux esprits, [et] que selon leur coutume, ils tinrent de mauvais propos, et qu'il étoit L'homme de l'univers qui les haïssoit le plus.

Au dessert, le Roy autruche qui n'avoit encore parlé que pour demander à boire, se tournant gravement vers Schézaddin, luy fit des excuses très polies de ce qu'il ne l'avoit pas encor entretenu. Ce n'est pas, ajouta-t'il, qu'à tout prendre, je n'en füsse bien le maitre, mais vous m'avez paru si étonné de tout ce qui s'offroit à vos yeux, que j'ay cru qu'avant de vous parler, il n'étoit pas déraisonnable de vous laisser le tems de vous familiariser avec nous. D'ailleurs, quand il m'arrive d'avoir des étrangers à mes bals, je ne hais pas de me taire, jusqu'à ce que je me sois moi-même fait à eux ; chacun a ses façons, ce sont-là les miennes ; oh ça ! continüa t'il en relevant ses moustaches, n'est-il pas vray que vous nous trouvez d'étranges gens ? À vous dire vray, répondit Schézaddin, je n'en ay jamais vu de votre espèce. Convenez de bonne foy, reprit l'autruche, que vous ne seriez pas fâché d'apprendre qui nous sommes. Je doute que quelqu'un à ma place, repartit Schézaddin, n'eût pas la même curiosité. Je vous diroy plus, seigneur, que je ne scaurois croire que ce soit sans raison que le Destin m'ait conduit dans ces lieux et que je ne doive vous y être utile, et cette persuasion, me donne encor plus d'envie de sçavoir vos malheurs. Ils sont jolis ! reprit l'autruche, ils sont parleu jolis ! J'en suis content.

Vous raillez, sans doute, dit Schézaddin ; L'homme du monde qui auroit le moins à perdre, seroit desespéré d'être dans l'état où vous êtes. Par conséquent... Je me flatte, interrompit l'autruche, que vous vertez que je me suis servi d'une figure de Rhétorique, vulgairement appelée ironie. Il est vray, plaisanterie à part que je suis passablement ennuyé de mon état, mais, que voulez vous ? On a de la raison, de la sagesse, de la philosophie, on prend son party. Quand je me fâcheray à présent, comme je faisais n'aguères, il n'en sera ny plus, ny moins. Ma fille qui est auprès de

vous, et qui étoit fort jolie, prend ses malheurs avec plus d'impatience. Ma femme qui étoit belle, et, soit dit sans la fâcher, assez contente de sa figure, n'estime pas plus que de raison, celle qu'on luy a donnée ; sans avoir jamais été une beauté, je n'ignore pas, moy, que mon visage m'alloit mieux que ce masque d'autruche dont on m'a fait présent, mais qu'y feray-je ? Que Diâble y feray-je ? Parce qu'on n'est pas absolument fait comme un autre, faut-il se pendre ? En vérité ! monsieur, dit alors La Reine en minaudant, vous tenez des propos qui, sauf le respect que je vous dois, ne sont guères raisonnables ! Est ce dans l'état où nous sommes, que ces plaisanteries-là sont permises, et pouvons nous rire, sans blesser la Bienscéance ? Oh ! je suis votre serviteur, reprit Le Roy, j'aime naturellement à rire, et je ris toutes les fois que j'en trouve l'occasion⁴.

En achevant ces mots, il proposa à Schézaddin un verre de vin de Candahar⁵, puis, reprenant son propos, dites moy donc un peu, luy demanda-t'il, ce que vous croyez que nous sommes ? Ne seroit-il pas plus simple de me le dire, répondit Schézaddin, que de me demander des choses que vous sçavez bien que je ne dois pas sçavoir ? Ce n'est point pour ne vous le pas dire, répondit l'autruche, au contraire, je ne demande pas mieux ; je conte mon histoire, tant qu'on veut, mais c'est que j'aurois été bien aise de sçavoir tout ce que vous avez pensé sur notre compte, depuis que vous êtes icy. J'ay pensé, reprit le Roy, que vous étiez enchantés par des génies, ou que vous même en étiez un qui... Oh ! pour un génie, reprit l'autruche, on ne m'a jamais soupçonné de l'être, et il est certain aussi, ajouta-t'il en riant à en étouffer, que je suis toute autre chose.

4. Il s'agit là d'un des traits de caractère qui permet de reconnaître derrière le personnage du roi Autruche le roi Stanislas dont le goût pour la plaisanterie est bien connu (*Lettres inédites du roi Stanislas, duc de Lorraine et de Bar à Marie Leckzinska (1754-1761)*, introduction par Pierre Boyé, Berger-Levrault, 1901, p. 22-23, *La Cour de Lunéville au XVIII^e siècle* par Gaston Maugras, Plon, 1904, p. 204). Voir aussi, plus loin, trois autres détails historiques : le goût de raconter ses aventures, l'habitude de fumer la pipe et de se coucher de bonne heure (*Stanislas I^{er}, un roi fantasque*, par Lydia Scher-Zembitska, éd. CNRS, 1999, p. 164, p. 73, et p. 181 ; Guy Cabourdin, *Quand Stanislas régnait en Lorraine, 1980*, p. 26).

5. Cette ville, capitale d'une province du même nom située en Afghanistan, est souvent mentionnée dans les contes orientaux (notamment, *Les Mille et Un Jours* de Pétis de la Croix et Lesage, chez Antoine Briasson, 1712, t. III, p. 123, et *Les Sultanes de Guzarate* de Gueullette, chez Denis Mouchet, 1732, t. II, p. 27). Une note des *Mille et Un Jours* indique que le vin était une boisson interdite aux habitants de Candahar, qui risquaient un curieux châtement à désobéir : le coupable était hissé sur un âne, le visage tourné vers la croupe et promené dans la ville sous les huées des enfants. C'est cependant du vin de Tokay trafiqué que Stanislas avait l'habitude d'offrir à ses invités (pour cette anecdote, voir *Stanislas I^{er}, un roi fantasque*, op. cit., p. 179).

Vizir, dit alors la sultane, sans faire dire à votre autruche tant de choses inutiles, ou déplacées, et qui ne sont pas si plaisantes que vous le croyez peut-être, ne pourriez vous pas luy faire raconter ce qu'il est ? Depuis le commencement de votre conte, il est question de ces gens là, et l'on ne sçait pas encore qui ils sont ; cela me paroist ridicule. Madame, répondit le Vizir, la curiosité que vous témoignez sur cet article, est une preuve que je n'ay pas mal fait de suspendre cet éclaircissement. C'est cette suspension même qui fait, ce qu'on appelle L'intérêt de curiosité. Cela se peut, repliqua la sultane ; cependant, vous devriez sçavoir que L'intérêt de curiosité, devient, lorsqu'il dure trop longtems, plustost une fatigue qu'un plaisir. Suivez vos règles, j'y consens, mais avant elles, consultez toujours le goust, et sçachez que sans luy, les règles ne vous feront jamais rien faire que d'insipide. Oh pour cela ouy ! dit le Sultan, il y a longtems qu'on le sçait, le goust est réellement une bien belle chose. Au reste, continuez, à cela près de ce que dit la sultane, votre conte va à merveilles. Songez que c'est moy qui m'y connois, qui vous le dis.

Pendant que l'autruche rioit, reprit le vizir, L'oison de Schézaddin qui lisoit dans les yeux de son amant, que tout cela ne luy paroissoit pas aussi plaisant qu'à son père, craignant qu'il n'imaginât qu'elle ne fût de la même gayeté, seigneur, luy dit-elle tout bas, mon respect, et ma tendresse pour mon père, ne m'empêchent pas de sentir qu'il doit vous paroître singulier, et je tremble que vous ne luy passiez pas un ton qui malheureusement ressemble si peu au vôtre. Il est votre père, madame, répondit Schézaddin, et pour peu que vous daigniez vous souvenir de ce que je vous ay dit tantost, vous n'aurez pas de peine à penser qu'il doit m'être cher. Comme il achevoit ces paroles, L'autruche qui rioit encor, jugea à propos de le Ramener à luy.

Je vous disois donc, seigneur, luy dit-il, que quoyque je rie, je ne laisse pas de sentir mes malheurs, et que malgré mes malheurs, j'aime à rire. La Reine mon épouse qui est une personne sérieuse, et tout à fait digne, trouve cela mauvais, mais puisque je ne m'offense pas de luy voir des vapeurs toute l'année⁶, il me semble qu'elle pourroit ne pas se fâcher de ce que je ris quelquefois, et d'autant plus que ce n'est jamais aux dépens de personne. Oserais je, seigneur, luy dit Schézaddin, vous faire ressouvenir que vous m'avez promis votre histoire, et que je l'attends avec impatience. Qu'à cela ne tienne, répondit l'autruche, je vous l'ay promise, la voicy, écoutez moy bien⁷.

6. La reine Opalinska était connue pour son humeur inégale, sa morosité, son caractère maussade (P. Boyé, *Lettres inédites...*, op. cit., p. 34).

7. Ces trois journées constituent une première « livraison », avec une pagination continue de 1 à 26. Les feuillets concernés portent d'ailleurs tous la marque de plumes en quatre ; la quatrième journée commence sur un nouveau *folio*, par le rappel du titre du conte.

Ah quel conte !
Quatrième journée
Histoire du Roy Autruche

Ce n'est pas pour me vanter, mais j'ose dire, seigneur, que vous ne trouverez dans aucune histoire, rien qui approche de celle que j'ay à vous raconter ; et que du moins, j'ay dans mes malheurs, L'avantage d'être persécuté qu'ils n'ont jamais pû arriver qu'à moy. Vous me direz peut être, que ce n'est pas une grande consolation ; je trouve le contraire : il n'est point du tout désagréable à mon avis, quand on est malheureux, de l'être d'une façon toute particulière. La Raison que j'ay de penser ainsi, c'est que si l'on ne vous en plaint pas davantage, on vous en écoute avec plus de plaisir : ce qui, quoyqu'on en veuille dire, a son agrément pour quelqu'un qui ne hait pas à se faire écouter. Or donc.

Quoyque le sort m'ait conduit dans vos états, j'en suis né si loin que sans la méchanceté des enchanteurs qui se sont mêlés de mes affaires, il y a toute apparence que je n'aurois jamais eu L'honneur de vous connoître.

Vous sçauvez donc, seigneur, qu'après une suite de Quatre vingt mille Rois, mes ayeux, et mes prédécesseurs, je parvins au trône à mon tour, par le décès de mon très honoré père, et seigneur, Sapajou dix millième du nom, de très gracieuse mémoire.

Je paroissois destiné au sort le plus heureux. Mon royaume, connu sous le nom des terres vertes, étoit très florissant, et d'une étendue si considérable, que je n'en connois point dans cet univers, qui luy puissent être comparés. Je vous entretiendray plus à l'aise de ce qu'il produit, de ses ressources, de la température du climat, et du génie de ses habitants ; je ne manqueray pas, non plus, de vous faire, dans le détail le plus circonstancié, L'histoire de ses Rois, depuis le premier d'eux tous jusques à moy. Le besoin que j'ay de vous instruire de la Révolution arrivée sous mon règne, il y a près de trois mille siècles, me fait passer quant à présent sur tout le reste, quelque intéressant qu'il dût être pour vous.

Il y avoit quatre cents ans que je régnois avec autant de gloire, que de repos, lorsque pressé par les vœux de mes sujets, et las moi-même d'être tout seul sur le trône, je résolus de m'y associer une compagne. L'amour seul détermina mon choix, et je préféray à toutes les Princesses qu'on m'offroit, la fille du Roy de Phasgam. J'en étois devenu fol sur son portait, le mien ne luy avoit pas déplu ; je la demanday, on me la donna. Jusques là tout alloit bien ; j'aimois, on m'aimoit ; j'épousois, j'étois content, mais quoy, peut on toujours l'être ?

Un génie, fameux par sa puissance, et ses méchancetés, et qui régnoit sur un vaste pays, peu éloigné du mien, m'avoit fait offrir sa fille, mais mon amour pour la Princesse de Phasgam, me fit rejeter cette proposition. D'ailleurs, cette fille du Génie étoit bien, comme elle l'est encore, la moins épousable personne que j'eusse vue de ma vie : enfin, malgré ce que j'avois à craindre de la colère du génie, j'épousay la Princesse. Je souhaite qu'elle vueille bien me pardonner, si je prends la liberté de dire devant

elle, que c'étoit bien la plus haute sottise que je pûsse faire. Ce n'est pas cependant que je n'aye toujours eu lieu de me louer d'elle, mais c'est pourtant à ce beau mariage, que je dois le joli état ou vous me voyez. Baste, ce n'est pas sa faute.

J'avois, seigneur, ou je suis bien trompé, l'honneur de vous dire que le Génie fut très irrité de mon mariage, et jura de m'en punir. Sans me donner l'air de porter mes vûes trop loin dans le futur, je sentis que je serois tost ou tard, la dupe de cette affaire. Pendant que je révois avec une prudence digne de moy, et toutesfois fort inutilement à prévenir les effets de la colère du génie, La Reine accoucha d'une fille qui est la belle enfant qui a le bonheur d'être auprès de vous. Quoyque je fusse passablement fâché que ma femme ne m'eût pas donné un garçon, je fus pourtant bien aise d'avoir une fille. Je ne doute pas un moment que vous ne compreniez ce que je veux dire.

Je résolus à tout hazard de me servir de cette occasion, pour me raccommoder avec le génie, et d'en faire mon compère, c'est à dire, pour éviter toute équivoque, qu'il fût le Parrain de ma fille, en cas que la chose luy convint.

Je fis, sur le champ, partir une magnifique ambassade pour le luy proposer, mais ny L'éloquence de mes ambassadeurs, ny les présents rares, et superbes qu'ils offrirent de ma part au Génie, ne purent calmer sa colère. À peine même, pût il la contenir assez pour écouter la moitié de la harangue qu'on luy faisoit (quoyque je l'eusse composée avec soin, et que par conséquent, elle fût fort belle) et s'élevant sur son trône avec fureur, il cria d'une voix terrible à mes ambassadeurs, qu'ils étoient bien insolents, et même bien sots, de s'être chargés d'une aussi impertinente commission, et que j'étois, moy, un plaisant fat de présumer qu'il voudroit bien être mon compère. Il ajouta à cela, mille autres propos de la même sorte, et qui, entre souverains dont les sceptres sont égaux, sont en vérité, l'on ne peut pas plus déplacés.

En attendant qu'il pût exercer sa vengeance sur moy, il choisit quatre de mes ambassadeurs qu'il fit empaler avec des broches de fer, qui étoient au haut des pavillons de son Palais, et les condamna à ne point mourir, et à luy servir éternellement de giroüettes. Il transforma en chats couleur d'ardoize, ceux qu'il me renvoya, et les chargea des plus insolentes dépêches que l'on puisse jamais imaginer.

Je puis dire avec vérité, que je suis un des meilleurs hommes qu'il y ait au monde ; je m'emporte rarement ; personne enfin n'est plus doux à vivre, mais je vous avoüeray que quand je vis entrer mes malheureux ambassadeurs, et qu'ils m'eurent dit, (car ce Barbare leur avoit conservé la faculté de parler) tout ce qu'il leur avoit fait, j'entray dans une colère si grande, que j'en pensay étouffer. Lorsque je fus un peu revenu à moy, ils me présentèrent leurs lettres ; autre sujet d'étouffement. Quelque forte que fût ma fureur, je la dissimulay, afin de ménager La Reine qui n'étoit pas encore, bien remise de sa couche.

J'étois, comme vous voyez, dans une situation cruelle, car, si d'un côté, je devois me venger, de l'autre, rien n'étoit moins assuré que ma vengeance. Le Génie étoit mille fois plus puissant que moy ; d'ailleurs, je ne devois pas

douter qu'il ne me combattît avec des forces surnaturelles. Cependant, admirez mon courage ! Quelque certitude que j'eusse que cette guerre ne pouvoit m'être que funeste, je ne résolus pas moins de la faire.

Pendant que je faisois mes préparatifs, et que deux fois par jour, réglément, je harangois mes troupes, car (par parenthèse, j'ay toujours aimé les harangues, et j'ay quelque part, un très gros recueil des miennes, et que je vous feray lire quelque jour) pendant, dis je, que je faisois travailler avec toute l'ardeur que peut inspirer la plus crüelle colère, à tout ce qu'il me falloit pour porter la guerre au Génie, il eût, Le croiriez-vous bien ! L'audace de m'envoyer un ambassadeur. Ce ministre eut L'audace d'arriver dans ma cour, aussi familièrement que si son maitre, et moy eussions été ensemble, le mieux du monde. Il m'apportoit des lettres dont, si je m'en souviens bien, la teneur étoit que le Génie me pardonneroit mon impertinence, et m'honoreroit même de sa protection, si je luy envoyois sans délai, ma chaize-percée.

Votre chaize percée ! s'écria Schézaddin ; le génie avoit là une singulière prétention ! Toutes réflexions faites, je trouve pourtant, que vous en étiez quitte à bon marché. Oh pardonnez-moy ! répondit Le Roy autruche ; je vous fais excuse, au reste, si je ne pensay pas comme il vous semble que je devois penser, mais vous verrez incessamment que je ne le pouvois pas, sans blesser les intérêts les plus sacrés de ma couronne.

Attendez, dis-je à l'ambassadeur, avec toute la modération dont l'insolente proposition qu'on me faisoit, pouvoit me laisser capable, vous allez voir la chaize percée que je destine à votre maitre, et je vous apprendray en même tems à vous charger d'une commission quand elle est aussi impertinente, que celle qu'on vous fait faire auprès de moy.

Je croyois effrayer L'ambassadeur, d'autant plus que le droit des gens avoit été plus crüellement violé chez son maitre, envers les miens ; et je ne fus pas médiocrement étonné, je l'avoüe, quand au lieu de le voir frémir, et implorer ma clémence, il me répondit d'un ton goguenard, et froid ; mais si la proposition vous choque, ce n'est pas ma faute : au surplus, on peut le dire honnêtement ; répondez ouy, ou non, et rien de plus, je vous prie.

Non, seigneur, il me seroit impossible de vous peindre ce que je devins à ces insolentes paroles ! Quelque indécent qu'il fût que je me vengeasse moi-même, transporté de fureur, oubliant tout, je voulus me précipiter du trône pour étrangler ce misérable, ou pour le moudre sous mon sceptre, croiriez-vous bien que je ne pus descendre ! Il sembloit, en honneur ! que l'on m'eût cloüé sur mon fauteuil. Lorsque j'eus reconnu que tous mes efforts étoient inutiles ; gardes, m'écriay je d'un ton tragique, qu'on le saisisse, ouy, luy même, L'ambassadeur ! Personne ne répond, rien ne remüe. On ne meure pas de rage, assurément, puisque me voicy. Je voyois toujours, cet exécrationnable ambassadeur qui d'un air railleur, et tranquille, continuoit à se moquer de moy ; enfin il jugea à propos de terminer toutes ces insultes, en me faisant, de l'air du monde, le plus respectueux, la plus profonde révérence. Après quoy, il disparut.

Je me flatte, seigneur, que vous voudrez bien me faire L'honneur de me croire, quand j'auray celui de vous dire que cette révérence me choqua plus encor que tout le reste ; et cela par une raison que vous devinez sans doute, c'est qu'elle mettoit le comble au mépris que l'on me témoignoit, et que naturellement, je n'aime pas que l'on me méprise.

Quand je dis qu'il m'est arrivé de jolis malheurs, trouvez vous que j'aye tort ? Non, sans doute, dit Schézaddin. Mais cela est vray, au moins, reprit L'autruche, (car combinez, de grâce, tous les événements de ma vie) ma femme accouche ; pour cela, rien n'est si simple : j'envoye des ambassadeurs, on me les empale, on m'en fait des chats, des giroüètes, que sçais je, moy ? Ce n'est pas assez d'être insulté hors de ma cour ; c'est chez moi-même que l'on vient achever l'outrage, que l'on vient contre toutes règles, toutes raisons, sans équité, sans pudeur aucunes, me demander, eh quoy ? ma chaize percée ! Y a-t'il rien de plus odieux ! Il est vray que cela est inouï, dit Schézaddin. Ma chaize percée, s'écria L'autruche en pleurant ; plût aux dieux criels, qu'à sa place, on m'eût demandé ma vie ! Seigneur, luy dit Schézaddin, je conçois par vos pleurs, et par vos regrets, combien cette chaize percée vous étoit précieuse ; mais comme on fait ordinairement assez peu de cas de cette sorte de meuble, oserois je vous demander ce qui vous rendoit la vôtre si chère ? Ce que c'étoit ! s'écria l'autruche, grands Dieux ! ce que c'étoit ! Jusques à ce que je le sçache, insista Schézaddin, il m'est impossible de prendre part à la douleur que cette chaize percée, vous cause. Eh bien seigneur, répondit L'autruche, je vais donc vous le dire, puisqu'il ne vous plaist pas de L'imaginer.

Ma foy ! dit alors Le Sultan de Golconde, n'en déplaist au Roy autruche, j'aurais fait comme cet autre Roy ; comment veut-il qu'on luy dise ce qu'on ne sçait pas ? Après tout, il falloit bien qu'il eût ses raisons pour regretter sa chaize percée ; un Prince d'un aussi rare mérite, aussi sage, aussi éclairé que celui-là me le paroist, ne devoit rien faire au hazard. Demain, le vizir nous dira pourquoy la chaize percée étoit d'un si grand prix ; mais en attendant, j'y réveray cette nuit : je ne me sçaurois pas mauvais gré de trouver cela, moy tout seul.

Cinquième journée

Je vous avertis, Moslem, dit le sultan, au vizir, que c'est en vain que j'ay cherché pourquoy le Roy autruche estimoit tant sa chaize-percée, et que vous m'obligerez beaucoup de me le dire.

Sire, répondit le vizir, voicy précizément ce que le Roy dit sur cet article à Schézaddin.

Ce n'est pas, Seigneur, pour vous donner lieu de m'accuser d'une opiniâtreté imbécile, mais il est réel que quand ma chaize percée, n'aurait pas eu tout le mérite que vous allez sçavoir, je me serois exposé à mille morts, plus tost que de la céder au génie. Pourquoy ? je n'en sçais rien, mais il est réel que je ne la luy aurois pas donnée ; quoyqu'il en soit, en la luy refu-

sant j'ay fait mon devoir, et il n'y a point de malheurs, quelqu'ils soient, dont cette idée ne me console.

Il est donc important que vous sçachiez que cette chaize percée, avoit servi au fondateur de mon empire ; ce qui, sans autre raison, auroit suffi pour la rendre vénérable. De plus, pour être reconnu Roy, sans aucunes contestations, il falloit que Le Prince qui parvenoit au trône reçût sur cette chaize percée, les serments de ses sujets : cette importante cérémonie obmise, tous ses droits étoient nuls. Enfin, le bruit couroit qu'elle avoit été donnée au fondateur de mon empire, par un génie qui, non seulement, y avoit attaché le don de prophétie, mais encor, mille autres vertus aussi surprenantes.

Bon ! dit Schézaddin. Mais, répondit le Roy, je ne raille pas. Je ne vous diray point affirmativement qu'elle eût ce don là, ny les autres, je ne vous assureray pas non plus le contraire. Cependant, repliqua Schézaddin, vous devriez sçavoir mieux que personne, ce qu'il en est. À dire vray, reprit l'autruche, je l'ay consultée quelquefois, mais ce n'a jamais été qu'en songe, que j'ay reçu ses réponses. En vérité, s'écria Schézaddin, voilà une singulière vision ! Enfin, Seigneur, reprit l'autruche, vous le croirez si vous voulez, mais les choses sont pourtant comme je vous le dis.

Ce qui n'est pas moins vray, et qui, sans doute, vous le paroitra plus que tout le reste, c'est que mon Peuple avoit pour cette chaize percée, la dernière vénération. Voilà pourtant ce que Le génie me demandoit ; dites moy, à présent, si, même en ne regardant cette chaize percée que comme la chose la plus vile, l'opinion publique n'aurait pas contraint la vôtre, et si vous vous seriez crû permis de disposer d'une chose dont vos Peuples se seroient fait de tout tems, un objet d'amour, de confiance, et de respect ? Non certainement, répondit Schézaddin, comment donc ? vous aviez, pour la refuser, les meilleures raisons du monde !

Des raisons ! reprit l'autruche, oh ! j'en avois de reste ! J'aurais mieux aimé pour avoir du mérite à la refuser, n'en avoir pas eues du tout. Le bruit de l'injuste demande du génie, se répandit bientôt dans tout le Royaume, et y causa une consternation universelle. Ce seroit abuser de votre patience, que de vous raconter tout ce qui se passa dans ce tems de trouble, et de terreur. Il vous est aisé de vous peindre les allarmes, et les cris d'un peuple épouvanté, et qui tremble pour l'objet de son premier respect. Aussi consterné qu'eux dans le fonds, je faisais, cependant, bonne contenance en public ; j'avilissois le génie, j'exagérois mes forces, je n'oublois enfin, aucune de ces forfanteries qui pouvoient ranimer mes sujets, et leur ôter le sentiment de leur foiblesse.

Pendant que je m'occupois d'un soin si légitime, Le génie ne s'endormoit pas, non qu'il fit de grands préparatifs contre moy, mais il s'avisa de vouloir mettre la justice de son côté.

Ah ah ! dit Schézaddin, cecy me paroist singulier. Singulier ! reprit l'autruche, cela est comique au possible ! Il n'y réussit pas, je pense, demanda Schézaddin ? Qui ? luy ! reprit l'autruche. Parbleu ! c'étoit

bien ce qui l'embarassoit ! Mais, écoutez donc dit Schézaddin, je suis Roy comme vous, et je sais quels sont les droits du thrône et des gens. Vos ambassadeurs, ou chats, ou empalés ; le sien qui vient vous faire insulte, sont des abominations qui ne peuvent jamais s'excuser, et je vous soutiens que par toute la terre, le procédé du génie, est intolérable, ouy, intolérable, je le répète. Eh ! qui vous dit que non, repartit l'autruche ? Est-ce que par aventure, je serois payé pour trouver qu'il a raison, moy, qui vous parle ? Eh pourquoy, dites-vous donc, reprit Schézaddin, qu'il s'excusa sans peine ? Oh mais ! dit l'autruche, nous rabâchons tous deux, à un excès qui n'est pas concevable ! Écoutez moy ; je veux dire seulement qu'il voulut colorer ses procédés, qu'il chercha des raisons. Ah ! c'est une autre affaire, dit Schézaddin, mais, quoy que vous en disiez, il y avoit à cela, une terrible impudence. Tant que vous voudrez, reprit le Roy ; mais pourtant j'éprouvay qu'il n'y a rien qu'avec de l'esprit, on ne tourne comme on veut. Le génie publia contre moy, un manifeste si plausible, si bien raisonné, si noblement écrit, que si je n'eusse pas sçu aussi parfaitement, que c'étoit luy qui avoit tort, je me le serois infailliblement donné.

Je comprends à présent, dit Schézaddin ; un manifeste ! ajouta-t'il en hochant la tête, ah ! cela ne tiroit pas à conséquence, surtout avec les torts qu'il avoit. Cela peut-être, répondit Le Roy, mais pourtant, il ne laissa pas de m'embarasser. Je suis très fâché que mon manque de mémoire ne me permette pas de vous réciter ce manifeste en son entier, mais, en vérité ! c'étoit une des plus éloquents pièces que j'aye lues de ma vie. Attendez, ce seroit, surtout, le préambule que je voudrois retrouver. Ce n'est pas que j'ignore que c'est précisément ce qui ne sert à rien, mais c'est qu'il étoit d'une éloquence miraculeuse, et que, comme on ne pèze pas les raisons, il me fit plus de tort que tout le reste.

Vizir, mon ami, dit alors le Sultan, en cas que votre autruche se souvienne de son manifeste, ne faites semblant de rien, et empêchez le de me le réciter. Je le sens, il me tiéroit, et je ne pense pas que vous vouliez ma mort. Non, assurément, sire, répondit le vizir, et puisque les manifestes sont si contraires à votre majesté, il ne faut luy donner de celui-cy, que les morceaux nécessaires à l'intelligence de cette présente histoire. Il me semble, reprit le Sultan, que j'aimerois encor mieux n'y rien entendre, que d'essayer le moindre fragment du manifeste dont il est question ; si pourtant, vous croyez en conscience, qu'il en faille passer par là, prenez que je n'aye rien dit.

Le génie commençoit par excuser le procédé qu'il avoit eu avec mes ambassadeurs, reprit le Roy des terres vertes, il m'accusoit d'avoir noirci L'honneur de sa fille, il m'imputoit à crime, de l'avoir choisi pour être mon compère, et cétéra.

À l'égard de la chaize-percée dont il faisoit le prétexte de cette guerre, il couvroit son odieuse prétention avec tout l'art possible, et se servoit habilement de la très ancienne tradition qui vouloit dans mes états, et même ailleurs, qu'elle eût été donnée au fondateur de mon empire, par un génie dont celui cy faisoit un de ses prédecesseurs. Il convenoit, au reste que s'il

étoit vray qu'elle eût été donnée, il seroit ridicule qu'il la redemandât, surtout après le tems qui s'étoit écoulé depuis ; mais qu'il prouveroit, après qu'il l'auroit conquise, qu'elle luy appartenoit légitimement : que d'ailleurs, les intérêts des Rois, surtout quand il s'agissoit de choses aussi importantes, ne se prescrivoient pas. Il finissoit par dire qu'il se croiroit coupable si, au hazard de succomber dans une aussi juste entreprise, il ne faisoit pas tous ses efforts pour rendre à son Royaume, un monument qui en avoit fait si longtems la gloire, et l'éclat.

Je supprime les faits qui se passèrent depuis la publication de son manifeste, et ma réponse et je vous diray simplement, que je me préparay le plus sérieusement du monde à mettre en campagne.

Je ne dois cependant pas oublier de vous dire que le génie avoit donné parole que cette guerre se feroit sans supercherie de sa part, et que s'il se servoit de sa science en féerie, ce ne seroit qu'à son desavantage, attendu qu'il ne m'estimoit pas assez pour croire qu'il pût en avoir besoin pour me vaincre.

Entre plusieurs choses que j'admire dans votre histoire, dit Schézaddin au Roy autruche, celle qui me frappe le plus, est, seigneur, cette insolence du génie, qui ne se dément pas une minute. Prenez patience encore, reprit le Roy, vous n'êtes, vrayment pas, au bout.

Je quittay ma capitale à la tête de dix neuf cent mille hommes que je conduisis à grandes journées, pour ne faire la guerre que sur les terres mêmes de l'ennemy ; je ne trouvay personne qui m'en disputât l'entrée. Après quelques villes prises, et saccagées où mes soldats trouvérent à violer tant qu'il leur plût, je pris mes quartiers d'hyver. Si je ne vous disois pas que des difficultés insurmontables m'arrétoient au milieu de de ma course, j'aurois tort ; des deffilés fort dangereux à passer, le manque de vivres, et de guides, tout me fit remettre au printems, la suite de mes entreprises. Le génie me laissa fort tranquillement où j'étois, mais à la fin de L'hyver, j'appris qu'il envoyoit contre moy, une armée considérable ; je vous donne en cent à deviner qui la commandoit.

D'ordinaire, répondit Schézaddin, je devine assez mal. Voyez toujours, reprit L'autruche. Mais, repartit Schézaddin, pourquoy voulez-vous que j'y rêve, quand je vous assure que cela seroit inutile ? Parbleu ! s'écria L'autruche, vous êtes bien opiniâtre ! Cherchez, [et] vous trouverez peut-être. Eh bien ! seigneur, répondit Schézaddin, après quelques moments de silence, j'y ay rêvé, et je n'en suis pas plus avancé pour cela ; je n'y vois rien. En avez-vous assez, demanda l'autruche ? Eh ouy ! ouy ? repartit Schézaddin avec impatience, je me rends. Eh bien ! qui étoit ce ? C'étoit, dit l'autruche, c'étoit... mais pourtant quand j'y songe, je ne suis pas surpris que vous ne deviniez pas cela, car, de tous les Rois à qui j'ay conté mon histoire, je n'en ay pas trouvé un qui fût sur cet article, plus habile que vous.

Mais, sire, dit le Vizir en s'interrompant, je m'apperçois qu'il est tems que je finisse. Je ne dis pas que non, répondit le Sultan, mais pourtant vous continuerez. Je me souviens de ce qu'il m'en a couté cette nuit pour la chaize percée, et je ne veux pas, pour quelque chose qui peut être n'en

vaut pas la peine, me remettre dans le même cas. Non, non, dit La Sultane, vous avez fait la loi ; c'est une de vos plus belles ordonnances, elle ne sera pas enfreinte. La demie heure est passée, et l'on ne parlera pas davantage. Eh bien ! soit, repliqua le sultan, mais je vous jure que si je passe la nuit sans dormir, vous n'en sçavez rien. La sultane rit de la menace, et la suite du conte, fut remise au lendemain.

Sixième journée

À l'air mécontent du Sultan de Golconde, il fut aisé de juger qu'il n'avoit pas été heureux dans ses recherches, et qu'il en étoit encor fâché. Quand vous voudrez, dit La sultane, Le Vizir parlera. Qu'il parle, repliqua le sultan, si cela vous fait plaisir, s'entend, car pour moy, je vous déclare que je ne me sens ny impatience, ny curiosité. Parlez, vizir, dit la sultane en souriant, votre maître vous le pardonnera.

Eh bien, seigneur, dit L'autruche, à Schézaddin, c'étoit une Tête à perruque que le Génie envoyoit contre moy. Ah Bons dieux ! s'écria Schézaddin, une Tête à perruque ! assurément ! il faut que ce soit vous qui me racontiez votre histoire, pour que je la croye.

Pourquoy donc ? interrompit le sultan qui feignoit de n'être pas étonné ; rien n'est si simple que cette histoire là, et j'en ay crû de plus extraordinaires, moy qui vous parle. Ce que vous dites, répondit la sultane, prouve seulement que vous êtes crédule, et ne rend pas L'histoire du vizir, moins étonnante. Moy, par exemple, que moins d'expérience, et de force d'esprit rend plus susceptible d'étonnement, et d'incrédulité, je vous avoüeray que non seulement je ne crois point, mais même que je ne puis concevoir cette Tête à perruque qui ne vous cause point le moindre embarras ; mais c'est trop arrêter le vizir, et son conte, tout sot qu'il me paroist, vaut encor mieux que les discussions où il nous engage.

Quand je reçus cette nouvelle, continua l'autruche, vous concevez bien que j'eus toutes les peines du monde à la croire. Car enfin, me disois je fort sensément, une Tête à perruque ne pense, ny ne raisonne ; ce n'est, ou je me suis bien trompé jusques icy, qu'un vil bloc de bois, grossièrement façonné, qui n'a, ny ne peut avoir de facultés intellectuelles. Je mis tout ce que j'avois de Physique, à chercher comment cette Tête à perruque, pouvoit servir de général ; cela la passoit apparament, car elle ne me donna là dessus, aucune réponse qui pût me satisfaire. Je fus enfin contraint d'expliquer cet étrange Phénomène, par la magie qui, plus libre dans ses opérations, loin de s'assujettir aux règles que la nature a prescrites, n'agit qu'en les Bouleversant. Je me dis même, qu'il n'étoit pas impossible qu'une Tête à perruque eût chez le Génie, des vertus particulières, puisqu'une chaize percée en avoit tant chez moy. Ce raisonnement que je ne crois pas le plus mauvais que j'aye fait en ma vie, me calma un peu l'esprit sur un événement aussi Bizarre. À parler sérieusement, La Tête à perruque avoit pourtant dix, ou douze degrés de probabilité, et de possibilité physique, moins que la chaize percée ; et pour le faire sentir

sans replique, je n'ay qu'une comparaison à faire. Nul rapport d'abord entre les fonctions ; une chaize percée, n'est obligée à rien ; les devoirs d'un général sont immenses : en supposant même que l'une rendit des oracles, cela ne mêt encor aucune parité entr'elles deux, parce qu'il est bien différent de parler, et souvent au hazard, ou de méditer de grands projets, de ranger des troupes en bataille, de former des plans ; de les varier suivant que les circonstances l'exigent. En un mot, pour être un bon général, ce n'est pas même assés d'être homme, il faut encor être un homme supérieur. Donc la Tête à perruque, dans L'occurrence où elle se trouvoit placée, n'étoit que peu probable pour ne rien dire de plus.

Après avoir révé là-dessus autant que L'importance de la matière l'exigeoit, je conclus que pour comprendre La chose, il falloit la voir de près ; et, au vray, je ne serois pas étonné, mais je dis, point du tout, de trouver des gens qui ne voulüssent pas croire la Tête à perruque, et pourtant rien n'est plus vray.

Quoyqu'il me semble, seigneur, ajouta le Roy autruche en s'interrompant, que mon histoire ne vous a point paru longue, et que L'attention avec laquelle vous voulez bien l'écouter, dût m'empêcher de la suspendre, je vous diray naturellement que si cela vous est égal, je seray bien aise de remettre à une autre fois, la suite de mes aventures. Soit que L'histoire eût amusé Schézaddin, soit, (ce qui seroit plus probable) qu'elle eût fait sur luy, un effet tout contraire, il répondit au Roy autruche, qu'il le laissoit le maître. En ce cas, répondit celuy-cy, si vous n'avez, seigneur, rien de mieux à faire, vous m'obligerez de vouloir bien vous rendre icy après demain sur le soir. Ce palais invisible à tous les yeux, ne le sera pas pour les vôtres, et dès que vous me paroîtrez le souhaiter, je vous raconteray avec la même vérité, le reste de mes disgrâces. Vous m'excuserez, au reste, si La Reine, et moy, nous vous quittons, mais nous sommes accoutumés à nous coucher de bonne heure ; si pourtant vous voulez veiller, voilà, ajouta-t'il en montrant L'oizon, et la grüe, des personnes qui pourront vous tenir compagnie.

En finissant ces paroles, la Reine, et luy, se retirèrent. Taciturne voyant que la grüe, nonchalamment couchée dans une chaize Longue, s'amusoit à faire des noeuds d'un air distrait, et ne paroissoit pas disposée à la retraite ; et vous, madame, luy demanda-t'il, n'allez vous pas vous coucher aussi ? Non, répondit elle en le regardant tendrement, j'ay trop de plaisir à vous voir, pour vouloir vous quitter si tost ; je ne sçauois vous dire à quel point, vous m'amusez. Ce n'est pourtant pas que je sois grand parleur, répondit-il. Il est vray, reprit-elle, que les choses que vous dites, font souhaiter que vous voulüssiez dire plus, mais, par un malheur attaché à la société, Les gens qui parlent le mieux, sont presque toujours, ceux qui parlent le moins. Pour une grüe, repliqua-t'il, vous ne raisonnez pas si mal. Mais, luy demanda-t'elle, me croyez vous donc si grüe ? Mais vous, répondit-il, croyez-vous donc l'être si peu ? Je n'ignore pas, reprit-elle, que par la figure, je le suis supérieurement. Ah ouy ! s'écria Taciturne ; à cet adverbe si bien placé, je reconnois que vous l'êtes, plus encor que je ne

croyais ! Eh madame ! puisqu'il est vray que vous sçavez penser, défaites vous de ce déplorable jargon qui jamais ne signifie rien ; ne soyez pas singulièrement étonnée, miraculeusement bien, horriblement ennuyée, amusée divinement, et sçachez que jamais vous n'êtes plus supérieurement grüe, pour me servir de votre expression, que quand à tout propos, vous employez de pareils termes. Ah ! répondit la Grüe, vous êtes caustique ! Cela est délicieux ! Je veux bien, pourtant, sur L'article en question, disputer avec vous. Je conviens que les mots que vous reprenez, se rencontrent dans ma bouche un peu trop souvent ; mais, sans leur secours, que diroit-on aujourd'huy qui ne parût commun ? Si vous les proscriviez, vous rendriez la langue insupportablement aride : car enfin, sans le divin, Le singulier, l'étonnant, le miraculeux, il n'y a plus, que des expressions bornées, ou languissantes.

La plus jolie Grüe, ou, (puisque vous êtes homme, je dois rapprocher L'exemple de votre espèce, pour vous le rendre plus sensible). La plus jolie femme, souvent doit à ces mots qui personnellement, (luy) vous déplaisent, les trois quarts de l'esprit que vous luy trouvez. Accoutumées à ne rien penser, et à dire des riens, plus frivoles aujourd'huy que les femmes même, votre exemple, que la foiblesse de leur coeur, leur rend toujours d'un grand poids, les empêche de connoître le prix de la raison, et ne leur permèt pas de s'y livrer ; elles vous voyent sans cesse, cacher sous de grands mots, la puérilité de vos idées, ou la sécheresse de vos sentiments ; Le moyen qu'elles n'employent pas les mêmes ressources ! Eh plût au ciel que L'envie de vous imiter, n'eût gâté que leur esprit, et que les vices de votre coeur, n'eussent pas infecté le leur !

Ce propos, assurément, mérite considération, s'écria Taciturne ! Je ne me serois jamais douté que les femmes nous eussent l'obligation d'être fausses, et précieuses. Mais les paradoxes vous plaisent ; vous avez raison : on gagne plus dans le monde, à soutenir des idées bizarres, qu'à se renfermer dans les étroites bornes du vray.

Rien n'est moins paradoxale, que ce que j'avance, repliqua la Grüe ; en n'aimant point véritablement, vous avez mis les femmes dans la triste nécessité de ne se faire de l'amour, qu'un amusement ; vous les avez dégoutées d'être tendres, et vraies, et de se livrer à un sentiment que vous ne cherchiez à leur inspirer, que pour en faire le supplice de leur coeur. À l'égard des mots que vous nous reprochez, votre vanité gagne, et se plaît souvent à les entendre. Qu'une femme vous dit, vous me paraissez bien ; cela vaudroit-il pour vous, je vous trouve singulièrement bien ? Non vous n'êtes satisfait que lorsqu'elle vous dit moins naturellement, et par conséquent d'une façon moins flatteuse, ou qui devoit moins vous le paroître, ce que vous luy faites sentir. Craignez-vous un Rival ? Vous n'êtes pas rassuré si l'on vous dit simplement ; vous avez tort de le craindre auprès de moy, c'est un homme qui m'ennuye ; il faut pour vous tranquilliser que l'on vous dise, c'est l'homme du monde le plus maussade, il m'ennuye horriblement, vous avez extrêmement tort d'en être jaloux. Pensez vous

que l'on employât pour vous plaire, ou pour vous prouver de l'amour, ces expressions gigantesques, et forcées, si l'on ne sçavoit à quel point, elles vous séduisent, ou vous rassurent ; et croyez vous qu'il vous convienne de vous élever contre un ridicule que l'on n'auroit pas, si votre coeur étoit aussi sensible au langage simple, et vray, de la nature, qu'il l'est à celui de la coquetterie, et de l'affectation ?

Ouy, ouy, dit Taciturne, je n'ignore pas que tous ces sots discours sont admirables pour prendre un fat, mais... Eh Taciturne, s'écria-t-elle, il y en a tant, qu'une femme qui n'auroit pas l'objet de leur plaire, seroit réduite à plaire à bien peu de personnes. Ah ! dit Taciturne avec transport, vous me charmez, adorable Grüe ! On n'est pas aussi méchant que vous l'êtes ! Dieux ! que nous dirons de mal du genre humain ! Vous le haïssez donc, luy demanda-t-elle ? Si je le hais ! répondit-il, je l'abhorre ! Et je vous plais, continua-t-elle en baissant la voix ? Mais, ouy, répondit-il, autant cependant qu'une Grüe peut me plaire. Ah Taciturne ! s'écria-t-elle, je vous entends ; je ne serois pourtant pas la première grüe que vous auriez aimée. Écoutez, luy dit-il d'un air sérieux ; tel que vous me voyez, je ne suis point du tout petit maître, et je vais, une bonne fois pour toutes, répondre à ce que vous me dites.

À le prendre au figuré, sans doute, j'ay aimé des grues, et dans ce sens là, je l'ay été, moy, autant qu'on peut l'être ; c'est à dire que mon esprit aveuglé par mes sentiments, me faisoit trouver dans les femmes que j'aimois, des vertus, ou des agréments qu'elles n'avoient pas ; elles étoient sottes, je les croyois spirituelles : elles étoient fausses, et coquettes, et je les croyois tendres, et vraies ; mais ces grües ne paroisoient pas l'être ; aidées de ce joli jargon que vous parlez si bien, avec une figure de femme, il n'y a personne qui comme moy ne s'y fût mépris, personne même, qui ne s'y méprenne encor tous les jours. Ah je vous entends, reprit-elle, vous aimiez ces grues là parce qu'elles ne vous paroisoient pas ce qu'elles étoient dans le fonds, et je ne vous déplais moy, que parce que je vous parois plus grüe que je ne suis. Vous ne me croirez pas, mais il est pourtant vray, que vous seriez moins dupe avec moy, que vous ne l'avez été avec elles. Cela se peut, repliqua-t-il, mais je suis si las des épreuves que j'ay résolu de n'en plus tenter.

En vérité ! s'écria le Sultan, voilà une conversation bien sublime ! Je n'aurois jamais imaginé, moy, que les grües raisonnassent si bien. Ah qu'elles sont aimables ! J'en veux désormais avoir dans ma ménagerie, et quand le vizir leur aura appris à parler, comme dès ce moment, je l'en charge, j'iray, souvent, je vous en réponds, m'entretenir avec elles. Vous luy donnez là une assez jolie commission, luy dit la sultane. Pourquoi donc, demanda Le sultan, est-ce qu'il luy sera plus difficile de faire parler mes grües que celles du Roy autruche ? Ce Roy là ne luy est rien, et je suis son maître ; je voudrois bien voir qu'il luy donnât la préférence ? Mais, repartit la Sultane, vous êtes injuste. La Grüe qui vient de parler, étant un personnage enchanté, il n'est pas raisonnable de vouloir qu'une Grüe ordinaire parle comme elle. Vous avez raison, dit Le sultan avec étonne-

ment, je n'y pensois pas, cela est vray, j'étois injuste ; tant il est vray pourtant, que les Rois ne sçauoient trop prendre garde à ce qu'ils disent !

Lorsque Le Roy autruche se fut retiré, reprit Le vizir, et que la grüe se fut emparée de Taciturne, Schézaddin s'approcha de son oïzon, mais en tremblant ; sa démarche, ses regards, ses soupirs, tout marquoit en luy, cette tendre émotion, ce trouble intérieur qui ravissant, et confondant l'âme, luy font éprouver à la fois, ce que l'amour a de plus doux, et de plus rapides mouvements. L'oïzon, avec des yeux qui paroissent fixés ailleurs, ne regardoient cependant que Schézaddin, l'attendoit avec impatience, et toutes fois avec crainte. La vanité ne subsiste guères avec l'amour, et quand on est véritablement atteint, il est bien difficile, quelque aimable que l'on soit, que l'on se croye fait pour plaire.

L'oïzon de Schézaddin se connoissoit trop pour espérer beaucoup de sa figure, et ce que son amant luy avoit dit, ne la rassuroit pas sur les terreurs qu'elle luy inspiroit. Livrée à ce que l'espérance, et la crainte, peuvent avoir de plus doux, et de plus cruel ; mais, moins vaine que délicate, plus elle desiroit d'être aimée, moins elle osoit se flatter de l'être, et les mouvements les plus agréables, n'étoient pas ceux dont elle se remplissoit le plus.

Lorsque Schézaddin fût près d'elle, La cour s'éloigna par respect. Elle leva languissamment les yeux sur luy, mais l'expression qu'elle trouva dans les siens, l'émut au point que pour luy cacher son trouble, elle détourna la tête en soupirant. La pudeur luy faisoit baisser les yeux, mais l'amour plus puissant qu'elle, les luy fit bientôt relever sur ce qu'elle aimoit. Ils se fixèrent, et ce charme inévitable des regards, agissant sur eux, les plongea dans une ivresse, d'autant plus dangereuse pour tous deux, que c'étoit la première fois qu'elle s'emparoit de leurs sens.

Schézaddin ne pouvant plus la supporter, tomba dans un fauteuil qui étoit à côté de celui de son oïzon. Tous deux accablés de la violence de leurs mouvements, absorbés dans la douce langueur qui avoit succédé à une si vive agitation, pouvoient, à peine, se soulager par leurs soupirs. Une tendre mélancolie, plus voluptueuse que tout ce qu'ils venoient d'éprouver, s'empara de leur coeur, et le resserra. Bientôt enfin, ils sentirent couler ces larmes... Ah malheureux qui ne les connoit pas ! Ils pleurèrent quelque tems sans s'en appercevoir, confondus en eux-mêmes. Leur trouble, et leurs plaisirs étoient parvenus au point qu'ils en étoient comme anéantis.

L'oïzon enfin tirant un mouchoir de sa poche, s'en couvrit le visage ; elle resta quelques moments dans cet état, mais son étouffement augmentant toujours, elle fut obligée de dénouer les rubans de son corset. Schézaddin approcha son fauteuil, elle détourna la tête en soupirant encore. Il la prit tendrement par le bout de l'aisle, et voulant luy parler, Ah Prince ! luy dit-elle d'une voix tremblante, laissez moy, ne vous ay je pas donné assez de preuves de ma foiblesse ? Ne vous les reprochez pas, divine Princesse, luy dit-il, ne craignez point de faire le bonheur de l'amant le plus passionné. Puis-je, repartit l'oïzon, quand je songe à ce que j'ay le malheur d'être, croire que vous m'aimez, et est-ce avec une figure comme la mienne, que l'on peut se flatter d'inspirer des passions ? Ce n'est pas non

plus votre figure que j'aime, repliqua Schézaddin ; j'ay beau m'examiner sur ce qui m'entraîne vers vous, je ne le conçois pas, mais ce mouvement, quoyque je n'en puisse pas découvrir la source, n'en agit pas moins violemment sur moy : c'est une sympathie inconcevable ; j'ay senti, en vous voyant, ce trouble qui, à ce que l'on dit, annonce, et précède toujours, les grandes passions ; il s'accroît à chaque moment ; le son de votre voix, un regard de vous, une parole, un soupir, tout l'augmente. Je suis actuellement, dans un état qu'il me seroit impossible de vous peindre. À peine puis-je vous parler : plus vous daignez me rassurer, plus je me sens interdit. Ah Princesse ! pourquoy craignez-vous de rencontrer mes yeux ? Si vous sçaviez l'état où ils me mettent, répondit languissamment l'oïzon, vous auriez, sans doute, la générosité de ne me pas presser là dessus.

Malgré ce qu'elle venoit de dire, elle le regarda, mais si tendrement que Schézaddin, yvre d'amour et de joye, se penchant sur elle, luy baisa le bout de son aisle qu'il tenoit, et avec autant de transports qu'il en auroit éprouvés en baisant la plus belle main de l'univers. Que direz-vous de moy, luy dit-elle, et quelle idée ne doit pas vous en donner, la facilité avec laquelle, je crois tout ce que vous me dites ? Ah que je crains, que sûr d'être aimé, vous ne sentiez tout le ridicule de votre passion, ou que du moins, ne le prenant pour prétexte, en ôtant votre coeur à l'infortunée Manzaïde, vous ne luy laissiez pour combler ses maux, tout l'amour que vous luy aviez inspiré ! Vous m'aimez donc, luy demanda le passionné Schézaddin ? Ouy, Prince, répondit elle, dût cet aveu tourner contre moy, je n'ay pas la force de vous le refuser. Ah répétez le encor ! dit le Roy. Ouy, je vous aime, répéta l'oïzon, je vous aime ! Ah ! si vous m'êtes fidelle, quel charme vous allez répandre sur tous les moments de ma vie ! Pouvez vous, luy dit schézaddin, douter un moment de ma tendresse ! M'offensez vous assez pour croire qu'il y ait au monde, quelque chose qui puisse vous bannir de mon coeur ! Mais, Prince, demanda t'elle, puisque ce n'est pas ma figure qui vous touche, qu'est ce donc qui vous plaist en moy ? Je ne vous le dirois pas bien, répondit-il ; ce n'est assurément pas comme oïzon que je vous aime ; j'aime la figure que je crois que vous avez, et que je ne sçais quel Dieu a déjà gravée dans mon coeur ; enfin, c'est vous, ce n'est pas vous ; c'est votre esprit, ce sont des grâces qui percent au travers même, de la forme sous laquelle vous vous montrez à mes yeux. Mais, demanda t'elle encore, si le malheur de ma destinée ne cessoit point, si jamais, je ne changeois de forme ? J'en gémirois, répondit-il, mais je ne changerois pas ; trop heureux si vous trouviez dans ma constance, un dédommagement des rigueurs de votre sort. Vous me charmez, repartit la Princesse, soyez sûr aussi, que si je desire d'être belle un jour, ce n'est que pour vous rendre aussi heureux, s'il se peut, que vous méritez de l'être.

Alors ils se fixèrent encore. Ils avoient dans les yeux, cette tendre ivresse que l'amour y mêt lorsqu'il est content. Aussi transportés, mais plus heureux qu'avant qu'ils se fussent donné quelques preuves de leur tendresse, ils se souïroient ! leur passion toujours aussi forte, étoit devenue plus badine.

Le Roy votre père, dit enfin Schézaddin, ne veut pas apparemment que demain je puisse le voir, mais si demain je ne vous vois pas, si vous ne daignez pas avancer mon bonheur d'un jour, je languirai, je ne me sens pas la force de supporter une absence aussi longue que celle qu'il m'a imposée. Ah Manzaïde ! quelle affreuse idée ! Vous rêvez ! Si vous m'aimez, Manzaïde, cette absence dont je me plains, ne seroit elle pas pour vous, aussi cruelle que pour moi-même ? Vous m'avez dit que je vous étois cher, craindriez-vous de me le prouver ?

Non, Prince, repartit l'oizon, si je révois, c'étoit à trouver les moyens de vous voir, sans que le Roy mon père, puisse en être instruit. Quelque innocent que doive être ce rendez vous, il pourroit s'en plaindre, et je voudrois pourtant ne vous pas déplaire. Que Taciturne vienne icy demain, faire compliment au Roy, de votre part, qu'il n'oublie pas de me voir, et je l'instruirai de ce que j'aurai imaginé. Fassent les Dieux, que les idées qui me seront venues, puissent nous procurer le bonheur que nous desirons tous deux !

Schézaddin, en la remerciant tendrement, voulut encor luy parler. Un peu de sagesse, Prince, luy dit-elle ; la conversation que nous venons d'avoir ensemble, a été bien longue, et bien animée pour n'avoir pas été suspecte, et je crains bien qu'on n'en ait pensé icy, bien des choses à mon désavantage. Qui craignez vous, luy demanda t'il, ces autruches ? Sous la forme que vous leur voyez, répondit l'oizon, ils⁸ ont conservé la basse flatterie, et la noire malignité qu'ils avoient autrefois, et ne sont pas moins à craindre qu'ils ne l'étoient avant leur métamorphose.

En achevant ces paroles, elle tira une boîte à mouches de sa poche ; comme je suis faite ! dit-elle en se regardant dans le miroir, quels yeux ! Qu'ont-ils donc ? demanda Schézaddin, j'ay beau les regarder, je ne les vois jamais que les plus beaux du monde. Ah Bons dieux ! reprit l'oizon, ne voyez-vous pas comme ils sont rouges, et battus ! C'est vous ajouta t'elle en souriant, qui m'avez enlaidie, vous seriez bien injuste de m'en aimer moins.

Alors un vieux Dindon à mine triste, et refrognée, avec une cornette en devant, et une coëffe noire, nouée sous le menton, s'approcha de la princesse, et d'un air grave, et sévère, il est tard, madame, luy dit elle. Je le sçais bien, répondit l'oizon d'un ton d'impatience. C'est que si madame vouloit se coucher, continua le Dindon ? Un moment, dit aigrement l'oizon. Eh grands Dieux ! s'écria le Dindon en la considérant, comme madame est faite ! J'ay un mal de tête horrible, repartit l'oizon, laissez nous, je vais sortir. Qui est ce Dindon, luy demanda Schézaddin, et de quel droit, ose-t'il vous faire des questions ? C'est ma gouvernante, répondit-elle, mais il faut nous séparer, ne manquez pas d'envoyer demain Taciturne, et soyez sûr que je n'oublieray rien, pour jouir du bonheur de vous voir.

8. Le pronom *ils* reprend un terme générique masculin hyperonyme d'*autruches*, vraisemblablement le mot *oiseaux*.

À ces mots, elle se leva ; Schézaddin en luy donnant la main, luy dit tout bas, mille choses tendres. Adieu, luy dit-il, quand elle fut dans sa chambre, daignez vous souvenir d'un homme qui mourroit de douleur, s'il pouvoit vous être indifférent. Adieu, cher Prince, répondit-elle en poussant un profond soupir, ce n'est pas à vous à craindre d'être oublié.

En sortant de l'appartement de la Princesse, le Roy retrouva son favori qui venoit de remener la grüe. Des Dindons qui tenoient leurs chevaux par la bride, les leur présentèrent. Schézaddin, en sortant du Palais, regarda plus d'une fois en soupirant, du côté où il laissoit la Princesse ; et Taciturne, en riant en luy même, le suivit.

Par mahomet ! s'écria le sultan, voilà un morceau bien tendre ! Parbleu ! n'en déplaie au caustique Taciturne, je diray que cela est beau supérieurement ! Ouy, dit la sultane, il faut convenir que cela est du dernier ridicule. Ne vous voilà-t'il pas toujours ? répondit le sultan ; vous êtes bien à plaindre, de ne trouver jamais rien qui puisse vous plaire ! Si vous entendiez bien ce que je dis, repliqua la sultane, vous verriez que je donne au vizir, plus d'éloges, que peut-être, il n'en mérite.

Fin du Livre premier.